

Chapitre 3 : Les niveaux naturel, extranaturel et surnaturel de la réalité. (60 p.).

Cliquez sur le texte que vous souhaitez lire.

3.1. Un « ici », un « au-dessus » et un « en dessous »	4
Le niveau naturel de la réalité.	4
Le niveau surnaturel de la réalité.	4
Nouvel Âge	5
Un monde postmoderne	6
Le niveau surnaturel de la réalité.	7
3.2. Le niveau naturel	8
L'homme comme mesure de toute chose	8
Sensation intérieure	9
Le monde existe-t-il ?	10
Une réalité illimitée	11
Sensation intérieure ou expérience sensorielle ?	12
Observations et réflexions	13
L'inconnaissable	13
Le Divin Marquis	15
Le petit livre rouge pour les étudiants	17
Communisme	17
Trois anecdotes	18
Le 'Übermensch'	19
« La mort de Dieu »	19
Le matérialisme contemporain.	21
Histoires de l'Évangile	22
Conceptualisme	22
Les Isidiens	23
La pensée occidentale est nominaliste	24
3.3. Le niveau surnaturel de la réalité	25
Saint, mais pas éthique	26
3.3.1. Santeria	27
Les	27
Un « deus otiosus »	27
Do, ut des	28
Dieux de la fonction	28
Une religion païenne	29
Structure de la Santeria	30
3.3.2. Macumba	31

Les Forces Noires	31
La Mère des Dieux	31
Esprits et dieux	32
Les femmes comme médiums	33
« Do ut des »	33
Énergie sexuelle	33
Une anthologie	34
Pas d'éthique ?	35
Le feu ne nuit pas aux loas.	36
Une forme d'esclavage	37
3.3.3. Le Ngil	38
Un enfant	39
Une deuxième série de tests	40
Un parent par le sang	41
La préparation à l'initiation	41
Une personne de moins, un ngil de plus	42
Esprits sans volonté	43
Le bon sauvage ?	44
3.3.4. Le rêve de vie d'un jeune Indien	45
Halte ! Vous ne pouvez pas aller plus haut !	45
3.3.5. Les Mennonites, une tribu autochtone du Canada	48
Magie blanche et noire	48
Animaux cruels	49
Une « liturgie » magique	49
Amour Magique	50
Briser la glace	50
3.3.6. Après une introduction initiale	51
Les lois de la physique sont comme un bouclier.	51
Un ton autoritaire	52
« Au-dessus du bien et du mal »	52
Le Magicien Noir	53
La superposition de la réalité	54
3.4. Le niveau surnaturel de la réalité	54
La Sainte Trinité	55
Comprendre la Bible de manière logique	55
Perspectives fondamentales	56
La Voix de Dieu	56
« Consulter Dieu »	57
Dynamisme	57
Le juge cynique	58
Miracles bibliques	58

3.5. Les niveaux naturel, extranaturel et surnaturel : résumé	59
<i>Références Chapitre 3</i>	61

Chapitre 3 : Les niveaux de réalité naturel, extranaturel et surnaturel.

3.1. Un « ici », un « au-dessus » et un « en dessous »

La religion, en tant qu'étude du sacré, présuppose une attitude empathique, mais aussi un examen critique et constant de ses présupposés. Puisque la mentalité, l'inconscient et le subconscient exercent leur influence dans une religion conçue de manière dynamique, un tel examen critique est loin d'être une tâche simple. L'homme, avec ses dimensions consciente et inconsciente, est en effet citoyen de deux mondes. On peut dire qu'il vit simultanément et, dans une large mesure, consciemment dans l'ici et maintenant, mais aussi inconsciemment dans un « ailleurs » généralement caché, dans « l'autre monde ». Or, ces deux mondes s'influencent mutuellement en permanence. L'homme mène une vie profane et une vie sacrée. Toutes deux sont en constante évolution.

Toute religion digne de ce nom possède au moins une vague notion de la réalité et sait qu'elle est stratifiée. Il y a un « ici », un « en haut » et un « en bas ». Le « profane » désigne la vie d'ici-bas. Le « en haut » ou le « en bas » renvoient à la dimension sacrée et plus cachée de l'existence.

La Bible, dans *Exode 20:4*, exprime cette stratification ainsi : « au-dessus, dans les cieux ; en dessous, sur la terre ; et dans les eaux sous la terre », divisant ainsi la réalité en trois « royaumes » qui ne sont pas toujours strictement séparés, mais néanmoins distincts : le surnaturel, la nature et la nature extérieure. *Philippiens 2:10* confirme également cette distinction : « Tout se prosterne au nom de Jésus, depuis les plus hauts sommets des cieux, sur la terre et dans les séjours des morts. »

Le niveau naturel de la réalité.

Commençons par la « nature » ou « ici ». Ce terme désigne tout ce qui, dans ce monde profane, est perceptible par tous. Il s'agit de ce que révèle la conception nominaliste et rationaliste de la réalité et qui jouit d'une crédibilité scientifique. Cette interprétation a déjà été abordée lors de la distinction entre le sacré et le profane (1.4.1.).

Le niveau surnaturel de la réalité.

Ceci concerne le paranormal, ce qui échappe à la « norme ». Le paranormal était pratiquement banal dans toutes les cultures anciennes et l'est encore, dans une large mesure, dans les sociétés traditionnelles non occidentales actuelles. À quelques exceptions près, on pourrait dire que

l'anthropologie est universelle. Elle est inhérente à l'histoire millénaire de l'humanité. Un changement radical de cette attitude s'est produit avec les Lumières en Europe occidentale, qui ont débuté au XVIII^e siècle et n'ont cessé de gagner en influence. Dans ce contexte, l'homme et le monde ont acquis une place beaucoup plus centrale. Les religions centrées sur les forces subtiles et les êtres éthérés étaient traitées avec un certain mépris. Néanmoins, l'intérêt pour l'anthropologie s'est maintenu tout au long de l'histoire, même si parfois de manière plus discrète. De nos jours, on observe un regain d'intérêt, assumé, pour tout ce qui touche au paranormal. Penchons-nous, entre autres, sur le succès du mouvement qui se nomme « Nouvel Âge » ou « Nouvelle Ère », et qui cherche à moderniser de nombreuses conceptions paranormales et pratiques magiques des cultures traditionnelles.

Nouvel Âge

On consulte *L'ère du verseau, Pourquoi tout va profondément Dans L'autre monde* ¹, nous abordons le thème du changement (L'Ère du Verseau : pourquoi tout va changer radicalement). Plutôt que de proposer des exposés « savants » sur le « Nouvel Âge », nous avons délibérément choisi un numéro d'un magazine assez connu, typiquement New Age. Le thème principal est la transition d'une ère à une autre. Celle-ci repose sur l'attraction gravitationnelle exercée par le Soleil et la Lune sur la Terre, mais aussi sur le mouvement de la Terre dans l'espace. La Terre tourne sur son axe, ce qui engendre l'alternance du jour et de la nuit. De plus, elle décrit une orbite autour du Soleil en un an. On peut se représenter cette orbite comme la circonférence d'une ellipse, dont le Soleil occupe l'un des foyers. Le plan formé par l'ellipse est appelé l'écliptique. Or, l'axe de la Terre est incliné par rapport à l'écliptique. Au cours de son orbite annuelle autour du Soleil, cette inclinaison est à l'origine des saisons.

La rotation de la Terre peut être comparée à une toupie. Non seulement elle tourne très vite autour de son axe, mais elle se déplace et oscille légèrement. Ce faisant, elle semble s'incliner légèrement de gauche à droite. Son axe n'est pas toujours perpendiculaire au sol, mais décrit un mouvement circulaire. Quiconque a déjà vu un enfant lancer une toupie sait que celle-ci ne se contente pas de tourner autour de son axe, mais qu'elle se déplace également et que l'axe change constamment de direction. C'est ce qu'on appelle la précession. Or, la Terre effectue elle aussi une précession.

Il en résulte que son axe ne pointe pas toujours vers l'étoile polaire, mais décrit un mouvement circulaire. Ainsi, après plusieurs siècles, d'autres

étoiles proches de l'étoile polaire se retrouvent également dans le prolongement de l'axe terrestre. Autrement dit, progressivement, d'autres étoiles deviennent l'« étoile polaire ». Un mouvement circulaire complet, traversant les douze signes du zodiaque, dure environ 26 000 ans. La traversée d'un seul signe prend 2 160 ans. L'ère des Poissons a commencé en l'an 1 de notre calendrier et s'achèvera en 2160. L'ère du Verseau lui succède et s'installe progressivement. Astronomiquement parlant, il s'agit de la nouvelle ère, du Nouvel Âge .

La thèse du Nouvel Âge est que, parallèlement à cette nouvelle ère astronomique, un bouleversement culturel humain émergerait. Ce changement culturel aurait déjà commencé. Autrement dit : l'astronomie scientifique se muerait ici en astrologie, ou contemplation des étoiles, une pratique controversée. Le magazine *L'autre monde* s'efforce d'utiliser des éléments de notre culture – tels que la technologie, la médecine, la biocommunication, la manipulation génétique, les sciences, les religions, les mythes, etc. – pour étayer cette thèse typiquement astrologique.

Un monde postmoderne

Disons que le New Age réactualise la religion ancienne dans un monde postmoderne. Ce dernier succède au monde moderne et perçoit de nombreux aspects négatifs de notre développement, comme la grave crise environnementale. La pensée postmoderne a depuis longtemps cessé de partager l'optimisme de la pensée moderne, ainsi que sa foi quelque peu aveugle dans le progrès technologique linéaire. Le New Age considère que le regain d'intérêt pour l'ancienne religion marque le début d'une ère nouvelle.

Nous notons également que le « ciel » et les « enfers », le « haut » et le « bas », tels qu'ils sont abordés dans les religions non bibliques, relèvent aussi de la nature extérieure selon la Bible. Les Grecs anciens distinguaient les dieux célestes des dieux souterrains. Sur le mont Olympe résidaient les dieux célestes ou ouraniens , tandis que dans le monde souterrain vivaient les dieux souterrains, telluriques ou chthoniens . Bien que, pour les Grecs, les dieux célestes fussent bien plus lumineux et élevés que les dieux souterrains, ces deux types d'êtres, célestes et souterrains, appartenaient néanmoins, bibliquement parlant, exclusivement à la nature extérieure, et non au surnaturel. Nous expliquerons plus en détail pourquoi le christianisme estime avoir des raisons solides de défendre cette position, en apparence surprenante. En conclusion, il convient de souligner que le terme « ciel », hors du contexte biblique, ne désigne aucunement la même sphère, le même état ou le même lieu que celui que ce terme revêt dans le christianisme. Le

ciel biblique se situe dans les sphères les plus élevées de la réalité, infiniment plus haut que le « ciel » des religions non bibliques.

Le niveau surnaturel de la réalité.

Dès le premier verset, la dimension surnaturelle est exprimée dans la Bible : lisons *Genèse 1,1* : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Cela signifie que Dieu a créé toute la réalité ordonnée, et qu'il continue de la créer. Quiconque s'adresse au Créateur de tout ce qui existe dans la prière ne peut guère manquer de penser à cet Être suprême, même s'il n'est pas familier avec la Bible ou le christianisme. En effet, il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, le Très-Haut.

La situation est différente pour les dieux qui contrôlent une partie de la réalité. Ils ne sont pas les créateurs de tout ce qui existe, mais font eux-mêmes partie de la création. Par conséquent, tout ce qui se présente comme un « dieu » ou est vénéré comme tel se révèle, par rapport au Dieu mentionné dans la Bible, comme une simple créature parmi d'autres.

Le mot « dieu » (sans majuscule) signifie alors : « être doté d'une forme d'énergie supérieure et puissante ». On lit dans *1 Corinthiens 8:4 et suivants* que, comparée au Dieu biblique, une idole ne vaut rien et qu'il n'y a pas d'autre dieu que le Dieu unique. Paul, lui aussi, lorsqu'il énumère les êtres supérieurs adorés par les peuples du pourtour méditerranéen, souligne l'immense distance qui les sépare du Dieu de la Bible. Car, bien que les nombreuses mythologies de ces peuples nous disent que les cieux, les enfers et la terre sont peuplés de nombreux « dieux », pour le christianisme, il n'y a en tout cas qu'un seul créateur, un seul Dieu suprême. Celui-ci était appelé « Yahvé » dans l'Ancien Testament.

Dans le Nouveau Testament, il est question de la Sainte Trinité. Comme mentionné précédemment, cette Sainte Trinité désigne un lien mystérieux entre trois personnes. Premièrement, Dieu le Père, Créateur de tout ce qui existe. Deuxièmement, Jésus-Christ, son Fils, incarné en homme et né d'une vierge, crucifié, descendu aux enfers, ressuscité et monté au ciel. Enfin, il y a le Saint-Esprit, descendu lui aussi à la Pentecôte. Selon le christianisme, cette Trinité constitue une source inépuisable d'énergie subtile. Nous avons décrit cette force comme l'action dynamique du sacré (2.1).

Les chapitres introductifs sur « homo religiosus » (1) et « le sacré » (2) peuvent donc être classés sous cette catégorie « surnaturelle ». Nous examinerons plus en détail chacune des trois subdivisions dans la suite de cet article.

3.2. Le niveau naturel

Comme indiqué, le terme « nature » désigne le monde profane, par opposition au monde sacré (1.4.1). L'idée que seule la nature est réelle, à l'exclusion du surnaturel, se caractérise notamment par le nominalisme et le rationalisme. Nous avons également évoqué ici une forme idéologique de science qui considère que son domaine englobe la totalité de la réalité, une réalité alors interprétée de préférence exclusivement de manière nominaliste. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre sur « homo religiosus », la théologie dite « Dieu est mort » est elle aussi de nature nominaliste.

Cette interprétation nominaliste postule que seule la réalité accessible à tous est perceptible. L'homme nomme les choses et en détermine arbitrairement le contenu. Les dons paranormaux, la religion, les divinités, la prière, l'expansion de la conscience... deviennent des concepts difficiles à appréhender pour le nominaliste, car ils échappent à la perception sensorielle.

L'homme comme mesure de toute chose

Dans la Grèce, pays profondément religieux, un tel état d'esprit profane était plutôt l'exception. Par exemple, dans les œuvres du poète Homère, qui vécut au IX^e siècle avant J.-C. et est l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, on ne trouve guère de page où les dieux ne soient mentionnés.

Le penseur grec antique Protagoras d'Abdeira (-480/-410, Abdeira en Thrace), contrairement à l'opinion de la plupart de ses contemporains religieux, défendait une conception nominaliste. On lui attribue également la célèbre affirmation : « L'homme est la mesure de toute chose. » Jusqu'alors, les dieux étaient la mesure de toute chose. C'étaient eux qui, consultés par divers oracles, déterminaient ce qui était permis et ce qui ne l'était pas, selon leur propre système juridique, pas toujours rigoureux. Ainsi, on constate que Zeus, dieu suprême des Grecs, dicte les lois aux Grecs, mais qu'il trompe son épouse Héra avec des mortelles et qu'il viole Lédè, la femme du prince spartiate. Nous reviendrons plus en détail sur le double discours de ces divinités « surnaturelles » au chapitre 11. Contentons-nous ici d'étudier la « nature ».

Si l'homme devient la norme pour juger la réalité, alors la vérité objective, extérieure à lui, disparaît. On trouve certes un tel code de conduite indépendant de l'homme, par exemple dans le Décalogue biblique ou les Dix Commandements (1.4.1), qui résument une éthique extérieure et supérieure

à l'homme.

Protagoras fut le premier à affirmer l'existence de deux points de vue opposés sur tous les sujets. Il indiquait ainsi que, selon lui, il n'existe pas de vérité objective, mais seulement des opinions subjectives. Il remit sérieusement en question les certitudes existentielles de nombreux Grecs, ce qui fut loin d'être compris à son époque. Les humanistes contemporains considèrent Protagoras comme le premier humaniste de l'histoire. Il prônait en effet une pensée indépendante, affranchie de toute influence divine.

Dirk Verhofstadt , dans son ouvrage **L'athéisme comme fondement de la morale** ², écrit : « Pourtant, il existe des règles que nous acceptons tous, quelle que soit notre foi. Par exemple, nous ne commettons pas de meurtre, nous ne volons pas et nous ne trichons pas – non pas parce que Dieu l'exige – mais parce que ces actes sont socialement désapprouvés et punis. » L'histoire et l'actualité nous apprennent cependant qu'il existe des lieux et des époques, et même de nombreux cas, où rien de tout cela n'est désapprouvé ni puni. Ce cadre de référence terrestre ne semble donc pas être si absolu.

sensation intérieure

La conception du philosophe français R. Descartes (1596/1650) est également nominaliste. À ses yeux, toute la tradition philosophique n'avait guère de valeur. Il remettait en question le fondement philosophique sur lequel repose notre culture. Il se méfiait de ce qui n'avait pas été examiné par la « raison moderne ». Dans sa pensée, il ne partait pas d'une réalité supérieure extérieure à l'homme. Après tout, cela n'est ni univoque ni évident pour tous. Il recherchait pour base ce qui lui paraissait indiscutable et absolument certain : la sensation intérieure. Dans sa quête intellectuelle de certitudes absolues, il ne trouva... que le doute. Et de ce doute intérieur, il déduisit introspectivement son existence. Il l'exprima par le célèbre « cogito , ergo sum » ; ou « je pense , donc je suis ». Si je pense, raisonnait-il, alors j'existe, car si je n'existe pas, je ne peux tout simplement pas penser.

Bien que son doute ne fût pas un doute existentiel au sens strict, mais plutôt une sorte de doute méthodique dans sa quête de certitudes absolues, nos sens osent parfois nous tromper. Nous pouvons confondre une illusion avec la réalité, et ainsi, certains doutes concernant notre perception ne semblent pas toujours infondés. Par exemple, un cube est perçu en perspective, alors qu'en lui-même, il n'en possède pas. De même, un bâton à moitié immergé dans l'eau paraît cassé, alors qu'il ne l'est pas. Et l'endroit

où un arc-en-ciel semble toucher la terre est en réalité inaccessible. Si nous voulons néanmoins nous y rendre, l'arc-en-ciel semble se déplacer avec nous. De plus, nous voyons les rayons du soleil percer les nuages non pas parallèlement, mais selon un angle très large, et pourtant ils sont pratiquement parallèles entre eux. Et quiconque regarde entre deux piliers constate qu'ils semblent s'incliner l'un vers l'autre. Les informations que nous fournissent nos sens ne correspondent pas toujours à la réalité dans son intégralité. Ce qui est certain, en revanche, c'est notre doute quant aux informations qu'ils nous donnent.

Il semble qu'explorer le monde à partir d'une telle sensation intérieure divise la réalité en deux parties : d'une part, la conscience, pour ainsi dire prisonnière de la bulle de la perception intérieure, et d'autre part, le monde extérieur perçu par les sens. Or, ce monde extérieur est soupçonné de ne pas être ce qu'il paraît. À cet égard, Descartes supposait que ce monde extérieur devait nécessairement exister d'une manière ou d'une autre, car il croyait que Dieu ne pouvait nous tromper.

La question est de savoir jusqu'où l'on pousse cette séparation entre, d'une part, la sensation intérieure et, d'autre part, l'expérience du monde extérieur. Douter de l'intégralité de nos capacités perceptives est, après tout, une entreprise des plus audacieuses. Descartes, par exemple, sait parfaitement ce que signifie la sensation de faim et de froid, et ce que l'on peut faire pour apaiser sa faim presque immédiatement, ou ce que l'on doit faire pour se réchauffer. Et l'on ne procède pas ainsi en restant plongé dans des rêveries au sein de sa conscience, mais bien en allant concrètement chercher de la nourriture dans le placard de la cuisine, dans ce « supposé monde extérieur », et en enfilant un pull chaud. Son doute est, comme indiqué, plutôt méthodique, et non absolu.

Le monde existe-t-il ?

Le nominaliste extrême semble, dans une certaine mesure, reconnaître une séparation entre le monde de la conscience et ce qui se trouve au-delà. Il doute du contact direct entre lui et ce monde extérieur. Ainsi, il peut se demander, tourmenté, si la réalité qui l'entoure n'est pas une fiction. Il est, pour ainsi dire, prisonnier de la bulle de sa conscience intime et perçoit le monde qui l'entoure comme un étranger, presque comme quelqu'un protégé dans une cloche de plongée, n'appartenant pas véritablement au « monde ». Sa conscience ne s'ouvre pas directement à l'évidence même de la réalité. Il semble que le nominaliste extrême ait quelque chose d'antique.

Leo Apostel (1925-2009), philosophe de renommée internationale, expose sa conception nominaliste dans *Humo* ³ avec une force saisissante : « Une fois Dieu disparu, il me fallait lui trouver une place. J'y travaille encore. À l'époque, je traversais une période de questionnement : si Dieu n'existe pas, le monde existe-t-il ? Existe-je ? N'est-ce pas un rêve ? Quand on prend pleinement conscience de cette question existentielle, c'est une expérience terrible. Puis-je prouver que cette table existe réellement ? Si je l'avais dit à voix haute, j'aurais probablement fini interné . » La façon dont Apostel formule cette idée rappelle le raisonnement de Descartes .

D'un point de vue strictement logique, on peut ajouter ceci : le simple fait que vous vous demandiez si la table existe ou non plaide en faveur de son existence. Si elle n'existait pas, comment auriez-vous pu vous poser la question ?

Une réalité illimitée

Comparons cette attitude quelque peu introvertie de l'Apôtre et de Descartes avec l'extase cosmique d'un mystique oriental. Gopi Krishna , *Kundalini , l'énergie évolutive en l'homme* ⁴, nous décrit son expérience : « J'avais conscience intérieurement d'un contact immédiat avec un univers intensément conscient, une immanence formidable et indescriptible qui m'entourait. Mon corps, la chaise sur laquelle j'étais assis, la table devant moi, les murs de la pièce, l'herbe dehors, la terre entière et le ciel m'apparaissaient comme de simples fantômes dans cet océan d'être véritablement omniprésent, qui – pour tenter d'en rendre l'aspect le plus incroyable – était à la fois infiniment grand et pourtant ne semblait pas plus grand qu'un point infiniment petit. »

On observe deux extrêmes : d'une part, le doute quant à l'existence réelle de L. Apostel, et d'autre part, l'expérience intense de la réalité vécue par Krishna. Pour le mystique, la chaise, la table et le monde matériel tout entier existent aussi, mais ne représentent qu'une infime partie d'une réalité qui nous submerge.

G. Gusdorf , *Science et foi au milieu du XXe siècle* ⁵ (Science et Foi au milieu du XXe siècle) évoque la disparition de l'ancienne vision médiévale du monde et de la vie, du « glorieux système de sécurité ». À sa place apparaît ce que le penseur français Pascal (1623/1662) appelle « le terrifiant silence éternel des espaces infinis ».

E. Van den Bergh van Eysingha , dans **Hegel** ⁶, relate l'histoire d'un

certain Herr Krug qui, un jour, mit Hegel au défi de déduire l'existence de son porte-plume à partir de principes généraux et abstraits. Hegel répondit que « prouver » l'existence, par exemple, d'un porte-plume était vain, car il existe, tout simplement. On voit que pour Hegel, le monde extérieur est un donné, et non une exigence. À cet égard, sa conception de la réalité est bien plus saine que celle de Descartes, entre autres . Pour Descartes, les données étaient en réalité des exigences , tout comme pour Apostel : « Comment puis-je prouver que la table que je vois est réelle ? »

Les peuples archaïques seraient plus que stupéfaits par les arguments alambiqués que la pensée nominaliste occidentale utilise pour démontrer l'existence du monde. Pour ces cultures anciennes, c'est une évidence. Elles perçoivent le monde qui les entoure ; elles ressentent le rayonnement et la force vitale émanant des êtres humains, des animaux et de la nature. Pour elles, le monde n'est pas seulement matériellement connaissable, mais aussi sacré. Les données ne se limitent pas à ce que nos sens nous révèlent. Elles n'appartiennent pas seulement à la nature ; elles sont bien plus que cela. Elles participent d'une force vitale réelle, imperceptible à tous. Tout ce qui existe possède également une dimension supplémentaire, voire surnaturelle.

Sensation intérieure ou expérience sensorielle ?

Par exemple, la conception de l'Écossais David Hume (1711/1776) et de ses contemporains, les empiristes, est également nominaliste. Ils affirment qu'il n'existe rien dans la réalité qui transcende l'expérience sensorielle ou empirique. Notons l'analogie, la similitude et la différence avec la pensée de Descartes . Pour Descartes, l'homme est un ange dans une machine, un être subtil qui contrôle un corps matériel. Il croit également en l'existence de Dieu . Mais pour lui, ce monde supérieur est si impuissant, conçu de manière si nominaliste, qu'il n'a pratiquement aucune importance pour la vie ordinaire.

Descartes s'en tient à son expérience directe et intérieure, à savoir le doute. C'est à partir de ce doute, de la bulle de la conscience, qu'il tente d'explorer le monde extérieur. Hume , comme Descartes , s'en tient également à son expérience directe. Cependant, une différence importante subsiste. Hume ne part pas de la conscience, mais des données perceptibles par les sens, pour ensuite tenter d'y parvenir. Il postule que seule l'expérience sensorielle est valable pour connaître la réalité. Il affirme qu'il n'existe rien dans l'esprit qui ne soit d'abord connu par l'expérience sensorielle. Selon Hume, nos concepts généraux émergent après des perceptions sensorielles répétées, à la suite d'abstractions opérées par notre esprit au cours de ce processus. Toutefois, ils ne sont rien de plus qu'une construction subjective de la pensée humaine. Par conséquent, ils n'existent pas « quelque part »

objectivement, en eux-mêmes, indépendamment de l'homme.

D'une certaine manière, Hume et Descartes sont diamétralement opposés, tout comme l'expérience sensorielle exclusive s'oppose à la sensation intérieure exclusive. Il s'agit d'une connaissance par les sens, par opposition à une connaissance à travers la bulle de la conscience. On peut également affirmer, avec Emmanuel Kant (1724/1804), figure majeure des Lumières allemandes – l'*Aufklärung* –, que ces deux conceptions sont, en quelque sorte, les deux faces d'une même pièce et se complètent.

Observations et réflexions

Pour Kant, le summum de la connaissance réside dans l'union de la perception sensorielle et du savoir intellectuel. Les concepts et les pensées se nourrissent des expériences sensorielles, mais, réciproquement, nos concepts et nos pensées affinent précisément notre expérience sensorielle. Ils guident avec exactitude notre perception et nous indiquent précisément sur quoi porter notre attention.

Descartes, Hume et Kant estiment donc que l'« idée » que nous formons à partir d'un fait donné n'est qu'une abstraction, sans aucun lien avec une quelconque réalité extra-naturelle ou surnaturelle. Une idée n'est qu'un nom – en latin, « *nomen* » – donné à une réalité construite par l'homme. D'où le terme de « nominalisme ».

Cette convergence des sensations intérieures et des expériences sensorielles démontre qu'en appliquant un raisonnement logique rigoureux, on peut mettre en lumière de nombreuses partialités et lacunes. Deux contradictions apparentes sont acceptées, purifiées de leur partialité et réconciliées. On pourrait dire qu'elles sont ainsi élevées à un niveau supérieur. Nous retrouverons plus loin cette « acceptation, purification et élévation », où elle sera appliquée comme une pratique religieuse d'une grande efficacité.

L'inconnaissable

Kant nous a appris à connaître la réalité par l'expérience sensorielle et le raisonnement. Pourtant, il estimait que toute la réalité n'est pas connaissable de cette manière. Dans sa **Critique du pur** Dans **Vernunft** (1781), Kant affirme que notre esprit scientifique comprend clairement ce qui se manifeste dans le temps et l'espace, mais que les phénomènes situés au-delà de ces dimensions sont, de fait, inaccessibles à l'homme. Concernant des concepts tels que « Dieu » et « âme », il soutient qu'ils ne sont ni perceptibles par les

sens, ni connaissables par les sensations internes. Il est cependant convaincu de la spiritualité et de l'immatérialité de l'âme. Kant conclut donc qu'une partie de la réalité est tout simplement inconnaissable pour l'homme. Même les jugements et les conclusions de notre intellect ne peuvent apporter de certitude quant à l'existence réelle du monde immatériel. Il divise donc tout ce qui existe en deux catégories : ce qui est connaissable et ce qui ne l'est pas. Il nomme ce dernier le « noömenal », l' intelligible , ou « être véritable ». Ce que nous connaissons, selon lui, se situe en réalité dans notre propre monde de représentation.

Ceux qui perçoivent la réalité au-delà du simple nominalisme affirment que nos concepts, dans la mesure où ils sont nominalistes, sont dépouillés de leur dynamisme. Si les « idées » ne sont que des abstractions subjectives, sans lien avec le monde objectif des idées qui dépassent l'homme, alors elles ne participent pas non plus à la subtile force vitale. Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), philosophe et poète allemand, et avec lui tout le mouvement romantique en tant que mouvement philosophique, s'insurgeait avec véhémence contre l'idée que les « idées » soient purement cérébrales et théoriques. Le romantisme cherche à mettre l'accent sur « la vie dans toute sa vitalité ». Goethe l'exprimait ainsi : « Grau, mein Amis , depuis toutes les théories , vert des vies Goldner Baum disait : « Sans couleur, mon ami, toutes les théories ne sont que théories ; le vert est l'arbre d'or de la vie. » Ou encore : « Le contenu de tout concept abstrait est incolore. En revanche, chaque exemple concret de ce à quoi le concept se réfère est coloré. »

Ici, la théorie s'oppose à la vie, une opposition typiquement romantique. En effet, toute la philosophie romantique repose sur le concept même de « vie ». Les romantiques ont tendance à envisager l'univers de manière holistique, comme un tout cohérent. Ils s'insurgent contre le nominalisme, qui privilégie les concepts abstraits. Pour autant, ils ne nient pas les concepts abstraits, mais affirment que la vie est bien plus riche. L'idée que le monde et la vie dépassent largement les expériences sensorielles, les sensations intérieures ou les théories abstraites est également mise en avant de nos jours par le New Age. Ce mouvement appréhende le monde de manière holistique, comme une interconnexion de toute chose et de tout avec toute chose.

Cependant, un romantisme excessif peut dégénérer en une vision unilatérale. Pour appréhender la réalité, il nous faut non seulement des choses concrètes, mais aussi des concepts. Kant l'a souligné . Nos sens nous permettent de découvrir le monde visible, mais notre pensée nous oriente

vers l'invisible. Certains syllogismes illustrent ce principe. Les deux propositions initiales présentent des faits, tandis que la proposition finale transcende précisément ce qui est donné. Nous y reviendrons plus loin (11.7).

Comme indiqué précédemment, Kant soutenait que ce qui existe en dehors du temps et de l'espace est inaccessible à l'homme, et que des concepts tels que « Dieu » et « âme » sont donc par essence inconnaissables. Ce faisant, il exprime indirectement sa position nominaliste. Il apparaît alors clairement qu'il n'a jamais eu d'expérience paranormale ou religieuse. Kant est réfractaire à toute inspiration paranormale, au narcissisme et à une religion conçue de manière dynamique . Il ne lui reste donc qu'une foi particulièrement maigre et impuissante. Il admet l'existence de Dieu et de l'âme, mais ces notions n'ont plus grande importance à ses yeux. Par exemple, il n'a pas manqué d'exprimer ses réserves en entendant les visions paranormales de son contemporain, le voyant suédois E. Swedenborg (1688-1722).

Le divin marquis

Pour le nominaliste, seules les expériences sensorielles et les sensations intérieures sont réelles. Les valeurs supérieures ne signifient pratiquement rien pour lui. Il ne voit donc aucun besoin de les poursuivre ou de les réaliser dans sa vie. En ce qui concerne le thème de la « sexualité », il en va de même. Ainsi, pour le nominaliste radical Marquis de Sade (1740-1814), ou « le divin « Marquis », écrivain de littérature érotique, le sexe est donc totalement profane, matière empirique avec laquelle on peut librement expérimenter.

Sade est considéré comme le prototype du sadisme qui porte son nom. Après la Première Guerre mondiale (1914-1918), et dès 1920, on assiste à l'émergence progressive, aux États-Unis , de la révolution sexuelle et du concept de « sex-appeal », comme produit de masse désacralisé et commercialisé, centré sur les « stars » du cinéma et de la musique. Ce phénomène se poursuit et connaît un succès croissant à partir de 1955, notamment grâce à l'essor de la pornographie.

Cette évolution témoigne de la clairvoyance avec laquelle Sade a anticipé le développement de la vie émotionnelle. Et ce, particulièrement dans le domaine du « sexe », un terme apparu dans cette même Amérique « éclairée » après 1955 pour exprimer une liberté totale en matière de sexualité. Le sexe a imprégné – y compris sous toutes ses formes psychopathologiques (y compris la zoophilie) – toutes les strates et tous les niveaux de notre société « rationnelle » actuelle. Ce constat justifie à lui seul que nous abordions ce

que le rationalisme de « la » divin Ce que le terme « marquis » implique réellement et quelles répercussions il peut avoir sur notre culture en crise.

La célèbre existentialiste Simone de Beauvoir (1908/1986), dans son ouvrage * *Faut-il brûler de Sade ?* *, cite Sade lui-même : « Autoritaire, colérique, sans mesure ni but. Quant à la morale : abandonné à une fantaisie confuse sans pareille. Athée jusqu'au fanatisme. Bref : voilà qui je suis ! Tuez-moi ou prenez-moi tel quel, car je ne changerai de toute façon pas. » Force est de constater que Sade avait une conscience cynique de lui-même.

Quelques faits : D'après le procès d' Arcueil (avril-juin 1768), Sade soumit une colporteuse, Rose Keiler , à des flagellations érotiques. Il recruta un groupe de prostituées pour, avec son valet, leur infliger diverses perversions. Ces événements menèrent aux procès de Marseille. De juin à septembre, dans 1772. Inson château de La Coste en Provence, Sade fonda un groupe sexuel polygame avec des relations homosexuelles, y compris avec des mineurs.

Sont livres *Les 120 jours de Sodome* (1787), *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791), *La philosophie dans le boudoir* (1795) sont œuvres pornographiques . Le Petit Larousse (1972) les caractérise ainsi : « Des romans dans lesquels les héros et les héroïnes sont possédés par la tendance à torturer des âmes innocentes (sadisme). Mais importants parce qu'ils « la révolte d'un homme libre contre Pour expliquer « Dieu et la société » (« la révolte de l'homme libre contre Dieu et la société »), le nominalisme de Sade s'exprime, entre autres, par le personnage de Juliette, l'héroïne froide : « Je ne me laisse guider par aucune autre lumière que celle de ma propre raison ». Notons la métaphore de la « lumière », telle qu'elle était employée au siècle des Lumières françaises.

Notons également cet individualisme radical : « seule la lumière de ma propre raison ». Pensons à Protagoras et à son affirmation : « l'homme est la mesure de toute chose ». Simone de Beauvoir , dans son ouvrage sur Sade , qui fit polémique à l'époque , **Le deuxième**, aborde ce sujet . sexe⁸ (Au second genre), qu'il parle : « N'en doutez pas, Eugénie. Les mots « vertu » et « vice » ne se réfèrent qu'à des pensées purement individuelles. Il n'existe aucun acte — aussi exceptionnel que vous puissiez l'imaginer — qui soit un véritable crime. Il n'existe pas non plus d'acte que l'on puisse qualifier de véritable vertu. »

Pour Sade , la « vertu » et le « vice » ne sont que des noms, dépourvus d'objectif et de valeur supérieure. « Dieu et ses idées sont morts », comme

l'affirmait déjà Nietzsche (1.2.), et par conséquent tout est permis. Dans *Les 120 journées de Sodome*, il écrit : divin Marquis : « Le crime ne possède pas la haute noblesse que l'on trouve dans la vertu. Mais n'est-il pas néanmoins plus sublime ? Le crime ne porte-t-il pas continuellement la marque du plus grand et du plus sublime ? Ne surpasse-t-il pas ainsi — et ne surpassera-t-il pas toujours — le charme monotone et efféminé de la vertu ? »

Le comportement de Sade illustre son nominalisme, qui réduit toutes les réalités supérieures, sacrées et inviolables (« idées ») à de simples « noms », à de vains sons. Il torture sexuellement ses semblables et trouve des justifications à ses actes. Au printemps 1793, il est nommé juge. Mais comme il ne fait qu'acquitter les accusés – même ses anciens ennemis –, il est arrêté. Son mode de vie a suscité de nombreux scandales et de vives réactions. Sous Napoléon (1789-1821), il est interné dans un asile d'aliénés à Charenton . Il y passe treize ans de sa vie et meurt, devenu fou, en 1814.

Le petit livre rouge pour les élèves

Et aussi le *Petit Livre Rouge* Destiné aux écoliers, le magazine Utrecht 1970-1, 1971-8, est lui aussi de nature nominaliste. Dès sa parution, il fut vendu clandestinement dans plusieurs écoles et connut un certain succès. Il nie également toute valeur morale supérieure. Un exemple : « Si le journal rapporte qu'une personne a commis une infraction sexuelle, cela paraît plus grave que la réalité. Il s'agit d'une personne capable d'atteindre l'orgasme d'une certaine manière, "inhabituelle". Si l'on parle d'un "voyeur", d'un voyeur, il s'agit d'un homme ou d'une femme qui "aime regarder les autres faire l'amour". Cette personne épie des couples qui font l'amour, croyant être seuls. Il arrive parfois qu'un voyeur soit "pris de panique". Cela est dû à la réaction des autres face à ce comportement. Ces voyeurs ne savent alors plus ce qu'ils font et cela conduit parfois à la violence . »

Voilà pour cette citation. Remarquons la délicatesse avec laquelle le voyeur est abordé. Ce sont les autres qui le plongent dans la panique. Toute idée, tout idéal, toute valeur supérieure est nié dans ce processus. Le sens profond de la sexualité, tel que les différentes traditions ont tenté de l'interpréter, semble avoir été complètement perdu. C'est ainsi que se construit une société permissive, qui, à son tour, engendre le puritanisme . On peut se demander si les préceptes du Petit Livre rouge seraient encore aussi largement approuvés au XXI^e siècle , après les nombreux scandales sexuels retentissants qui ont fait la une de la presse internationale.

communisme

Dans le chapitre 1.2. Concernant la question de savoir « ce que la religion n'est pas », nous avons fait référence à Karl Marx, qui affirmait que la religion est l'opium du peuple. Il est clair que le communisme est par conséquent lui aussi orienté vers le nominalisme. Le communisme met l'accent sur l'économie, selon laquelle, en principe, chacun produit selon ses capacités et reçoit selon ses besoins. Ses pères intellectuels furent Marx et Lénine (1870/1924).

St. Courtois et al., *Le Livre Le Livre noir du communisme* ⁹(Crimes, terreur, répression) a provoqué l'étonnement en France. Écrit par onze historiens français, tous d'orientation politique de gauche à certains égards, mais qui ne cherchent pas à dissimuler les faits, cet ouvrage confirme plus que ne le cachent les critiques formulées depuis des décennies par les dissidents Alexandre Soljenitsyne (à propos de la Russie), Jean Pasqualini (à propos de la Chine) et Pin Yathay (à propos du Cambodge) concernant les massacres perpétrés au nom de la dictature du prolétariat. S'appuyant sur les archives des anciens États communistes, il permet même de corroborer les chiffres. Soljenitsyne , Pasqualini et Yathay n'étaient pas pris au sérieux par l'intelligentsia occidentale de l'époque.

Jean-François Revel , *Communisme* ¹⁰(85 millions de morts !), En résumé : « Vingt millions de personnes ont été tuées en URSS en temps de paix, sur ordre de l'État. Soixante-cinq millions ont été assassinées en Chine sur ordre de Mao Zedong (1893-1976). » Fondateur de la République populaire de Chine, il est l'auteur du *Petit Livre rouge* , qui a programmé la Révolution culturelle chinoise, débutée en 1966. Au Cambodge, deux millions de personnes ont été assassinées sur une population totale de 7,8 millions. Tous ces décès sont le résultat d'exterminations programmées. En résumé : quatre-vingt-cinq millions de morts. « Avec 65 millions de morts en Chine, Mao est le plus grand meurtrier de tous les temps. »

Bien que le communisme postule que tout est « matière », de nombreuses recherches sur le paranormal ont été menées dans les États soviétiques. Voir, entre autres, Lynn Schroeder , **Découvertes parapsychologiques derrière le rideau de fer* ^{11*}.

Trois anecdotes

George W. Bush , président des États-Unis, fut ambassadeur en Chine communiste. Peu avant sa mort, Mao Zedong s'entretint avec lui et lui confia : « Je vais bientôt rejoindre le paradis. J'ai déjà reçu l'invitation de Dieu. » Sachant que, du moins à ses débuts, la République populaire de

Chine considérait la religion comme l'opium du peuple, une telle déclaration est assurément en contradiction avec les principes du communisme.

G. Bush assistait aux funérailles solennelles de Leonid Brejnev (1906-1982), chef d'État de l'URSS. « Là, au cœur même de cet État totalitaire, froid et empreint de tristesse, Mme Brejnev contemplait son mari une dernière fois. D'un geste indubitable, elle s'inclina... pour faire le signe de croix sur la poitrine de son époux ¹². »

Staline a été retrouvé dans ses biens . Apparemment, il prenait en compte le fait que la réalité ne se résume pas à la seule « matière », contrairement à ce que postule l'axiomatique du communisme.

Le « surhomme »

Plusieurs philosophes et philosophies plus récents partent également d'un fondement exclusivement nominaliste. Par exemple, F. Nietzsche (1844-1900) avec son affirmation, déjà citée, selon laquelle Dieu est mort. Pour Nietzsche, l'homme idéal est le « surhomme », une affirmation qui fit de lui le philosophe du nazisme. Hitler offrit l'œuvre complète de Nietzsche à Mussolini lors de leur rencontre au 1942 incol du Brenner.

l'on puisse interpréter Nietzsche de manière nominaliste, ce n'est absolument pas le cas du nazisme ; bien au contraire. Par exemple, en 1936, Hitler confia à Hermann Rauschning que le véritable nom du NSDAP (**Parti national -socialiste des travailleurs allemands**) **aurait dû être** « Magischer Sozialismus » (Socialisme magique) , **mais** que cela était difficile à expliquer au peuple.

L. Pauwels et G. Bergier , * *Le matin des magiciens* ^{13*}, contient de nombreuses pages qui mettent à nu l'occultisme du mouvement nazi. Et pas seulement superficiellement. Mais le coup de grâce pour tous ceux qui prétendent que l'occultisme et le racisme sont incompatibles dans le nazisme est porté par N. Goodrick-Clarke dans * *Les Racines occultes du nazisme* *. *Steller y a étudié de manière approfondie et rigoureuse les mouvements occultes qui ont préparé et accompagné le nazisme et qui ont exercé une influence décisive.* ¹⁴L'ouvrage expose des mouvements aux doctrines mystiques, racistes et pangermanistes . Ils sont encore actifs aujourd'hui.

La mort de Dieu

Jean-Paul Sartre (1905-1980), philosophe existentialiste, a abondamment abordé ce thème. Figure emblématique de la pensée

occidentale pendant au moins deux générations, il jouit d'une renommée internationale. Nous examinerons brièvement un aspect de sa personnalité complexe : son interprétation de notre culture profane. Cette interprétation demeure pertinente aujourd'hui, car elle constitue l'une des nombreuses formes de déconstruction de la grande tradition philosophique et religieuse occidentale, et une réflexion sur ce qui subsiste des possibilités humaines après cette déconstruction. Prenons par exemple son ouvrage * *L'existentialisme* *. HNE *L'existentialisme* ¹⁵ est un humanisme. Sartre prend pour point de départ le « cogito » de Descartes, le « je pense », et considère l'homme uniquement comme un individu, et seulement dans sa vie intérieure, dans le « sens intime ».

Les opposants soutiennent que cela sape immédiatement toute solidarité humaine. Les « Dix Commandements », en tant que résumé chrétien des valeurs éternelles, sont ainsi directement niés, de sorte qu'il n'existe plus aucune justification objective pour un comportement extérieur à l'homme. La pensée de Sartre a pour prémisse « l'absence de Dieu comme raison ou fondement ultime ». Il résume cela par un terme qu'il emprunte au philosophe allemand M. Heidegger (1889-1976) : « le « Délaissement », ou le fait d'être laissé seul. « Dieu n'existe pas », affirme-t-il, et il en tire la conséquence ultime : « se retrouver seul ».

Pour la morale laïque classique, cela ne pose aucun problème. Éliminer Dieu comme fondement de toute morale n'entraîne pratiquement aucun inconvénient. Après tout, selon cette conception, Dieu est une hypothèse inutilisable et, de surcroît, exigeante. Il est donc préférable de l'abandonner. En matière de morale, il est nécessaire, pour une société et un monde civilisé, que certaines valeurs – par consensus, bien entendu – soient prises au sérieux.

Sartre , en tant qu'existentialiste, réfute cette conception, mais estime qu'il est très problématique que Dieu n'existe pas. Car nier son existence revient à nier toute possibilité de postuler « une pensée qui existe avant toute autre chose » et d'y trouver des valeurs. Pour Sartre, les « valeurs » sont essentiellement des valeurs préexistantes. Il écrit : « Un a priori est impossible puisqu'il n'existe plus de conscience infinie et parfaite pour penser a priori . » Après tout, il n'est écrit nulle part que, par exemple, « le bien » existe, qu'il faut être honnête ou qu'il ne faut pas mentir. « Nous nous trouvons dans un espace de vie où seuls les humains existent encore », affirme-t-il.

Sartre cite ici le romancier russe F. Dostoïevski (1821/1881), qui affirme : « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis. » Cependant, il faut bien comprendre Dostoïevski : il ne prétend pas qu'avec l'élimination de Dieu, tout soit effectivement permis. Les êtres humains, la communauté, la police et la justice existent pour limiter, dans une certaine mesure, une liberté abandonnée de Dieu. Dostoïevski dit bien qu'« en principe », tout serait permis si Dieu, en tant que législateur et juge, était mis entre parenthèses. « Or, c'est précisément le postulat de l'existentialisme », remarque Sartre . En effet : si Dieu n'existe pas, alors tout est permis. Par conséquent : l'homme est « démuné ». Il est seul, puisqu'il ne trouve ni en lui-même ni hors de lui aucun présupposé auquel se raccrocher. Ainsi, il n'est confronté à aucune valeur ni à aucun commandement qui justifie son comportement. « Cela », dit Sartre , « je l'exprime ainsi : l'homme est condamné à être libre ». La conception sartrienne de la « liberté » est celle de la liberté de l'homme abandonnée par Dieu.

Le matérialisme contemporain.

Le matérialisme contemporain a émergé vers 1960 et est représenté par le philosophe sceptique américain Daniel Dennett (1942) . Il explore des questions relatives à la conscience, à la philosophie de l'esprit et à l'intelligence artificielle. Parmi nous, il est connu pour ses *travaux sur la conscience*. *Explication*¹⁶ : Dennett et ses collègues avancent que nous sécrétions nos pensées « comme un escargot sécrète son mucus ». Ici, la conscience est réduite à un « épiphénomène », un phénomène accompagnant notre activité cérébrale.

Pour la tradition philosophique occidentale, il existe naturellement bien plus de différences que de similitudes entre un escargot produisant de la bave et l'être humain développant la pensée. Dans la conception classique, la conscience et le fonctionnement cérébral sont certes interdépendants, mais la « conscience » n'en demeure pas moins un concept très différent et plus vaste, qui ne résulte pas simplement du fonctionnement cérébral.

Il est donc évident, selon la tradition ancestrale, que l'homme possède une conscience. Mais Dennett se heurte ici à une difficulté inverse. Pour lui, comme pour tous ceux qui considèrent le cerveau humain comme un ordinateur parfait, l'existence même de la conscience pose problème. Si le cerveau n'est rien de plus qu'un ordinateur complexe – comme l'affirme ¹⁷Dennett –, comment la conscience peut-elle en émerger ? Comment un ordinateur inactif peut-il soudainement et spontanément devenir une machine vivante et consciente ? Ou, inversement : comment, du point de vue

de la grande tradition, la conscience, le « moi » avec ses caractéristiques si particulières, peut-elle être réduite à des processus matériels ? Et si l'on procède ainsi, que reste-t-il de la conscience que l'homme expérimente en lui-même ? Pour Dennett et ses semblables, nous ne sommes rien de plus que nos corps. En effet, il pense que si nous devions télécharger toutes nos informations sur des disquettes... ¹⁸, nous pouvons être ramenés à la vie des millénaires plus tard.

Selon lui, il n'existe pas de valeurs éthiques ou religieuses objectives en soi. Nous construisons de manière autonome le sens de notre existence. La nature et l'univers sont, par essence, totalement amoraux. L'existence d'une puissance supérieure ou d'un Dieu créateur est donc superflue.

On constate l'immense fossé entre le matérialisme de Dennett et la grande tradition philosophique.

Histoires de l'Évangile

Cela peut paraître surprenant, mais le christianisme est lui aussi interprété de manière nominaliste par certains croyants. Pour ceux qui connaissent la dimension dynamique et subtile de la religion, cela semble paradoxal. Pourtant, le Dieu de Kant, par exemple, était impuissant, et pourtant Kant croyait peu à l'anthropologie et aux forces subtiles. Pour lui, tout cela relève du nominal, d'un monde qui nous est inaccessible. Nous avons également cité R. Bultmann et K. Deurloo (1.4.4.). Ils défendaient une religion en phase avec les besoins de notre époque, plutôt nominaliste et rationaliste. Selon cette perspective, les miracles de Jésus – sa descente aux enfers, sa résurrection et son ascension – sont réduits à des récits édifiants et ne peuvent être interprétés que symboliquement. Après tout, ces événements salvifiques, argumentent Bultmann et ses collègues, contiennent trop d'éléments non modernes que la science actuelle ne peut vérifier. Cela vaut également pour ce concept vague et scientifiquement invérifiable de « force vitale ». Ce que l'Évangile nous dit, ce ne sont « que » des mots, des « noms », rien de plus. Nous devons – toujours selon cette vision nominaliste – les traduire en termes modernes qui résistent au moins à l'épreuve des sciences modernes.

Conceptualisme

Nous avons déjà vu que le nominalisme part des expériences et des sensations. De là, on aboutit aux « concepts », aux « termes », avec lesquels on expérimente ensuite. Pour le nominaliste radical, seuls le singulier et l'expérientiel sont véritablement réels. Un concept n'est rien d'autre qu'une

construction de la pensée. Concernant les généralisations — que le conceptualiste lui-même ne peut nier —, il affirme que l'homme les conçoit lui-même. Elles ne sont que des constructions de l'esprit humain et ne peuvent exister indépendamment de ce que pense notre esprit.

Les opposants au conceptualisme, cependant, soulignent l'existence objective, par exemple, des lois physiques. Le pendule obéissait à une loi depuis longtemps lorsque Galilée (1564-1642) découvrit la relation entre son mouvement, sa longueur et l'accélération gravitationnelle, et la consigna dans la formule du pendule. Il ne l'inventa pas ; il la découvrit. De même, les planètes se meuvent depuis toujours selon les lois décrites par Johannes Kepler (1571-1630) en 1609. Enfin, les pommes tombent des arbres depuis la nuit des temps selon les lois de la gravitation formulées par Ion Newton (1642-1727) et complétées par Albert Einstein (1879-1955) en 1915 avec sa théorie de la relativité générale.

Ce qui est remarquable avec les lois, c'est que, une fois formulées sans ambiguïté, elles établissent des liens de régularités qui existent objectivement, totalement en dehors de la conscience subjective humaine. Autrement dit : même sans Galilée , Kepler , Newton ni Einstein — et même sans l'existence de l'humanité —, l'attraction entre les objets se manifesterait conformément aux formules qu'ils ont découvertes et décrites. Les lois s'appliquent, que l'on en soit conscient ou non. Pour le nominaliste le plus radical, l'existence de ces régularités, totalement en dehors de la conscience subjective humaine, constitue donc un problème.

Les Isidiens

Sir G.J. Warnock (1923-1995), spécialiste de Berkeley, critiqua la généralité des concepts propre à la longue tradition nominaliste anglo-saxonne. Il affirmait que seules des réalités singulières existent. Le philosophe britannique B. Russell s'opposa catégoriquement à cette position nominaliste extrême et en illustra l'absurdité par l'histoire des Isidiens , une tribu primitive et fictive. Il raconte : « Il y a longtemps, vivait une tribu sur les rives d'un fleuve. Certains prétendent que ce fleuve s'appelait « Isis » et les membres de la tribu « Isidiens ». Leur langue connaissait les mots « gardon », « truite », « perche » et « brochet », mais pas le mot « poisson ». Un groupe d' Isidiens, qui avaient navigué plus loin sur le fleuve que d'habitude depuis leur lieu de vie, y pêchèrent ce que nous appelons « saumon ». Une vive discussion s'ensuivit aussitôt. Certains affirmaient qu'il s'agissait d'une sorte de brochet, d'autres que c'était « quelque chose de sombre et de terrible ». On ordonna immédiatement que quiconque en parlerait soit banni de la tribu. À

ce moment-là, un étranger apparut, qui vivait sur les rives d'un autre fleuve. Il dit aux Isidiens : « Dans notre langue, nous avons le mot « poisson » qui s'applique aussi bien au gardon qu'à la truite, à la perche qu'au brochet. » Et de même pour l'animal qui est à l'origine de tant de désaccords ici.

Les Isidiers s'indignèrent : « À quoi bon, dirent-ils, de tels mots inventés ? Pour chaque poisson pêché dans la rivière, nous avons un mot dans notre langue. Car il s'agit toujours d'un gardon, d'une truite, d'une perche ou d'un brochet. Il se peut que vous employiez des mots qui nous sont interdits. Mais chez nous, il existe une loi qui interdit de nommer les mots inutiles et superflus, et même ceux que vous employez sans raison. C'est pourquoi nous considérons le mot que vous avez prononcé, et que nous ne souhaitons pas prononcer, comme totalement dénué de valeur. » Voilà qui illustre l'ironie mordante de Russell à propos du nominalisme conceptuel.

Les autres tribus, à l'exception des Isidiens qui possèdent le mot « poisson », peuvent faire abstraction des termes « gardon », « truite », « perche » et « brochet ». Pour affirmer qu'un nouveau poisson est « un poisson », les Isidiens, ne disposant pas du mot « poisson », doivent parler d'« un non-gardon, non-truite, non-perche ou non-brochet ». Par conséquent, au lieu d'économiser des mots, cela conduit en réalité à un gaspillage. Après tout, le terme « poisson » englobe de nombreuses espèces et est bien plus économique. Warnock critique l'existence de concepts généraux et préfère de loin s'en tenir à des réalités singulières. Russell démontre par son récit qu'il est bien plus simple de posséder des concepts généraux tels que « poisson ».

La pensée occidentale est nominaliste

R. Van Zandt, dans * *Les Fondements métaphysiques de l'histoire américaine* ^{19*}, affirme que Guillaume d'Ockham (1290-1350) sape et démantèle déjà la scolastique médiévale et d'inspiration chrétienne (800-1450) et établit toute la pensée nominaliste moderne. Van Zandt poursuit : « Il y a eu une véritable vague de nominalisme. Descartes était nominaliste. J. Locke... » Georges Berkeley (1632-1704), figure emblématique des Lumières anglo-saxonnes, était nominaliste. Le philosophe irlandais Georges Berkeley (1685-1753), le philosophe anglais David Hartley (1705-1757) et le philosophe écossais David Hume, déjà mentionné, étaient tous nominalistes. Leibniz (1646-1716), philosophe et mathématicien allemand, était un nominaliste convaincu. Kant était nominaliste. Hegel l'était aussi, mais avec une aspiration au réalisme. L'ouvrage de Bertrand Russell (1872-1970), **Histoire de la philosophie occidentale* *, et ²⁰le best-seller de Jostein Gaardner, * *Le Monde de Sophie* ^{21*}, ont été écrits dans un style nominaliste. Ainsi, en

un mot, « toute la philosophie moderne » était nominaliste.

Van Zandt affirme en outre que le nominalisme est avant tout une philosophie anglo-saxonne. La pensée anglaise et américaine est profondément nominaliste. La lumière de la raison nominaliste est, de surcroît, symbolisée par la Statue de la Liberté américaine, qui brandit fièrement le flambeau des Lumières à New York. Elle a brisé les chaînes qui la retenaient prisonnière et diffuse la lumière de la raison au monde entier. Pour le nominalisme, l'homme est en effet la mesure, la norme de tout ce qui existe.

Dans la littérature récente, on parle de « brillant » par opposition à « super ». Un brillant adhère à une vision scientifique du monde, affranchie de toute conviction religieuse. Les super – de « surnaturel » – sont ceux qui, contrairement aux brillants, croient que la science n'a pas le dernier mot, mais qu'il existe une réalité qui transcende largement notre condition matérielle.

Voilà pour cet exemple concernant la « nature », telle qu'elle est conçue de manière purement profane. Il s'agit du monde tel que chacun peut le percevoir, un monde caractérisé par l'expérience sensorielle et la perception intérieure. Quiconque limite la réalité à ce monde ne voit dans les noms donnés aux choses que des sons qui, selon une convention humaine subjective, renvoient à des données concrètes ou abstraites. Ces noms ne trouvent aucun lien avec une réalité objective transcendant cette nature. Nombre de nos contemporains reconnaîtront leur vision du monde et leurs présuppositions dans la conception nominaliste de la réalité décrite plus haut comme la chose la plus ordinaire au monde. En effet, notre culture est si imprégnée par cette conception que l'idée que d'autres conceptions, plus riches, de la réalité soient possibles peut paraître aliénante, voire menaçante. Nous nous efforçons d'illustrer, à travers plusieurs exemples, que la totalité de tout ce qui existe peut également être envisagée dans une perspective plus large, d'abord en considérant la nature extérieure, puis le surnaturel.

3.3. Le niveau surnaturel de la réalité

Comme indiqué au début de ce chapitre : le christianisme divise la réalité en trois niveaux qui ne sont pas toujours strictement séparés, mais qui sont néanmoins distincts : un niveau naturel, un niveau extranaturel ou paranormal et un niveau surnaturel ou divin au sens biblique du terme .

Le surnaturel a été abordé dans les deux premiers chapitres : « Première introduction » et « Le sacré et ses conséquences ». Nous avons ensuite examiné plusieurs exemples relatifs au niveau naturel, tel qu'il était interprété nominalement. Plongeons maintenant dans le niveau extranaturel, dans le monde du plus-que-naturel, dans celui qui va littéralement « au-delà » du naturel et qui nous apparaît comme paranormal. Prenons quelques exemples tirés de diverses religions non bibliques. On remarquera qu'ils sont caractérisés par l'anthropomorphisme et des forces dynamiques ou magiques.

Saint, mais pas éthique

Nous allons donc explorer plus en profondeur ce que le christianisme appelle le « niveau surnaturel ». Il s'agit du monde qui nous paraît plus que normal, qui sort de la norme, mais qui, selon la Bible, n'appartient pas au surnaturel, ni au monde de lumière divin. C'est, entre autres, le monde auquel appartiennent, selon le christianisme, les nombreuses divinités inférieures, éloignées du Dieu biblique. Une introduction aux religions non bibliques peut nous éclairer sur l'essence et les présupposés du christianisme. Dans de nombreuses religions païennes également, le sacré est l'objet par excellence et le sujet que nous souhaitons approfondir.

Néanmoins, une précision s'impose. Dans le christianisme, le sacré – cette puissance exacerbée – est considéré comme un concept éthique très élevé. Yahvé est saint par essence. Il est aussi le dispensateur de la force vitale et le créateur de tout ce qui existe. Ainsi, il est le créateur de nombreux êtres, y compris ceux qui se sont par la suite rebellés contre son autorité et ont suivi leur propre voie. Ce que ces dieux et leurs énergies produisent est également qualifié de « saint », mais uniquement en termes de puissance exacerbée. Ils ne sont pas, ou pas nécessairement, d'un niveau éthique élevé. Le terme « saint » peut donc s'interpréter de deux manières différentes : soit imprégné de puissance et d'une haute éthique dans le christianisme – le « Sanctus » en latin –, soit imprégné de puissance sans cette haute moralité dans de nombreuses autres religions. Nous aborderons brièvement ci-après plusieurs religions non bibliques, ainsi que leur conception de la « sainteté ». Le lecteur constatera que ces religions sont également dynamiques par nature, mais qu'une éthique élevée y est parfois difficile à trouver.

Nous aborderons successivement, à titre d'exemple, certains aspects de la Santeria et de la Macumba, deux religions apparentées des Amériques. Nous examinerons ensuite la religion des Fang, un peuple d'Afrique de l'Ouest, et l'initiation occulte d'un Indien. Enfin, nous présenterons le

témoignage d'un magicien des Menomoniis , une tribu indienne du Canada.

3.3.1. Santeria

Le saint

Nous avons lu Migene Gonzales-Wippler , **L' Expérience Santeria **²². Cet ouvrage sert en quelque sorte de modèle pour ce qui est essentiellement une religion non biblique. La Santeria est originaire d'Afrique de l'Ouest (Nigeria, Bénin) et est la religion du peuple Yoruba . De nombreux Yorubas furent déportés comme esclaves à Cuba, à Porto Rico, à Haïti, à Trinité-et-Tobago et au Brésil à cette époque. La Santeria est également répandue en Floride et à New York. Rien qu'à New York, cette religion compte 300 000 adeptes. On estime qu'à travers le monde, plus de cent millions de personnes adhèrent à cette religion d'une manière ou d'une autre.

Migene Gonzales-Wippler était un anthropologue blanc et a été élevé enfant par une nourrice adepte de la Santeria . La Santeria est une religion synchrétique : un mélange de catholicisme superficiel et de paganisme ouest-africain. Considérons la signification du mot « Sinter », « saint ». Santeria signifie « relatif au sacré ». Tout comme dans le christianisme, le sacré est ici aussi l'objet de la religion.

Un 'deus otiosus '

Ainsi , la Santeria reconnaît un être suprême nommé Olorun . Cet être suprême n'est pas le Yahvé biblique. Pour les adeptes de la Santeria , Olorun est la source de toute vie et de toute force vitale. La Santeria est donc manifestement une religion dynamique . Après avoir créé le monde, Olorun considéra son œuvre achevée et ne se préoccupa plus du cosmos ni de l'humanité. Il est présent, mais en retrait. À cet égard, il est une sorte de dieu inactif. Dans l'histoire des religions, on parle de « deus otiosus », un dieu « en vacances ». Le mot latin « otium » s'oppose à « negotium », qui signifie occupation ou activité. Il est donc un dieu absent. Dans la Santeria, cette tâche est accomplie par les orishas , des sortes d'auxiliaires divins. En tant que divinités mineures, ils gouvernent l'univers et, surtout, le destin de l'humanité. On pourrait les comparer au conseil de Yahvé mentionné dans la Bible (*Job 1:6*). Pour les adeptes de la Santería , Olorun et les Orishas sont des êtres réels, bien que subtils. Le contact avec les Orishas est possible lors des rituels. Les personnes sensibles, celles qui possèdent des dons mystiques , affirment ces croyants, ressentiront leur présence, les verront peut-être, et entendront peut-être leurs paroles. Cette religion est donc loin d'être nominaliste ou rationaliste.

Do, ut des

Gonzales Wippler écrit que les gens ont besoin d'« ashé » pour résoudre divers problèmes de la vie. Ils en ont besoin ne serait-ce que pour survivre. « Ashé » est le mot de la Santería pour désigner la force vitale subtile. Où donc obtient-on cet « ashé » ? De ceux qui le possèdent : les orishas , les dieux. Et d'où les orishas tirent -ils cette énergie ? Simplement des offrandes qu'ils exigent des croyants et qui leur sont présentées. Les dieux souhaitent d'abord être apaisés, ce qui implique qu'ils n'entretiennent pas automatiquement de bonnes relations avec les humains. Ces offrandes peuvent être, par exemple, des récoltes, un poulet sacrifié, une chèvre... Une fois offertes aux dieux, ces aliments ne sont plus consommés.

Ces offrandes possèdent, outre leur substance matérielle, une énergie subtile et sont porteuses de force vitale. Dans le cas des fruits, il s'agit de l'éclat ou de l'aura de leur jus. Chez les animaux (et les humains), c'est principalement le sang qui véhicule cette force vitale subtile. C'est cette force vitale que les dieux s'approprient ensuite par le biais de l'offrande. Grâce à leurs pouvoirs magiques, ils transforment une partie de l'énergie subtile ainsi obtenue en la force vitale nécessaire à la résolution du problème qui leur est soumis. Par exemple, on leur demande de guérir un enfant malade, d'aider un chômeur à trouver un emploi, de sauver une relation amoureuse en crise, de trouver un logement abordable, de faire tomber la pluie pendant une sécheresse prolongée... On constate qu'il s'agit toujours de problèmes de la vie courante très concrets et que cette religion est très proche des besoins des gens ordinaires.

En latin, il existe l'expression « do, ut des », « je donne pour que tu donnes ». Appliquée ici : moi, croyant en la Santeria , je vous fournis, orisha , par une offrande, l'énergie subtile nécessaire , afin que vous en transformiez une partie et l'utilisiez pour résoudre mon problème.

dieux de la fonction

La communication entre les orishas et les fidèles s'effectue par l'intermédiaire de médiums et par le recours à la divination (manticisme, voyance). Chanter, accomplir un rituel et se laisser transporter en état d'extase sont autant de moyens d'entrer en contact avec les orishas . Rappelons que la Bible condamne ces comportements extatiques ou irrationnels (1.3). La Santeria, en revanche, les tolère : au point culminant d'un rituel, certains médiums atteignent un état d'extase ou de transe et

perdent le contrôle d'eux-mêmes. Ils sont alors comme détachés d'eux-mêmes, « possédés » par leur divinité.

Les offrandes aux dieux varient d'un orisha à l'autre. Les attributs de chaque orisha sont pris en compte individuellement. Chaque divinité est spécialisée dans un domaine de la réalité et possède donc une fonction spécifique. Pour un problème, comme la guérison, on s'adresse à l'orisha concerné ; pour un autre problème, comme les questions amoureuses, on se tourne vers une autre divinité. Le christianisme présente également cette forme de division du travail : un saint est invoqué pour un type de problème particulier, un autre pour un autre type de difficulté. Ainsi, saint Christophe est considéré comme le protecteur en cas de problème de la route, et on s'adresse à saint Antoine lorsqu'on a perdu un objet. L'historien des religions H. Usener (1834/1904) a introduit l'expression « functionsgottheit », « divinité de fonction », dans ce contexte.

Ainsi, en Santería, Oshun est le nom d'une Orisha spécifique. Son énergie cosmique réside dans les eaux des rivières. C'est pourquoi la pollution des rivières constitue un problème religieux majeur pour ces religions. Elle est associée à l'érotisme, au mariage, aux enfants, à la fertilité, à l'or, aux objets d'art et aux plaisirs. Ses attributs sont le chiffre 5, le miel, les miroirs, les citrouilles, les gâteaux, le vin et les poules jaunes. Toute offrande qui lui est faite doit contenir au moins un de ces attributs. Par exemple, elle exige une citrouille évidée, remplie de miel et d'huile d'olive. Une mèche ou un noyau de bougie est placé à la surface de l'huile. La flamme doit brûler pendant cinq jours, en référence au chiffre 5. Souvent, le nom de la personne aimée ou désirée est inscrit à l'intérieur ou en dessous de la citrouille. Ces offrandes sont chargées d'énergie vitale et sont offertes comme telles, pour la préservation de cette énergie. Ce à quoi Oshun répond en lui donnant de l'énergie, mêlée à l'énergie sacrifiée.

Par exemple, l'orisha Yemayá, force cosmique ou domaine, est associée à l'eau de l'océan (« sept mers »). Son domaine est la féminité et la maternité. Ses attributs sacrificiels sont le bleu et le blanc, son chiffre est le 7, son produit est le sirop de canne à sucre, sa plante est la pastèque, et ses animaux sont les canards et les pintades.

Une religion païenne

Dans le Nouveau Monde, une grande part de religiosité, et notamment le culte des orishas, était dissimulée sous le couvert du catholicisme. Les orishas étaient, par exemple, assimilés à des saints catholiques. Aux yeux

des propriétaires d'esclaves, il apparaissait alors que ces derniers se comportaient de manière très catholique. Aux yeux du monde extérieur, l'esclave, par exemple, priait sainte Barbe. Mais en réalité, elle vénérât l'orisha. Shango , seigneur de la foudre, du feu et de la danse, qui, par ces forces vitales cosmiques, confère vitalité, virilité et force de caractère, est précisément sa fonction. Ses attributs sont le rouge et le blanc, les chiffres 4 et 6, les pommes, les bananes, les coqs et les moutons. Il faut tenir compte de ses désirs pour apaiser Shango . C'est ainsi que le nom « Santeria » (qui signifie, comme mentionné, « vénération des saints ») est apparu. Mais il est évident que l'âme de ses adeptes est et demeure fondamentalement païenne.

Structure de la Santeria

Migene Gonzalez- Wippler définit la Santeria comme suit :

C'est une religion dynamique . La croyance centrale de la Santeria est que chaque réalité de l'univers est constituée d'une énergie cosmique. En Santeria , cette énergie est appelée « ashé ».

La Santeria repose sur la croyance en un être suprême. Le premier créateur de l'univers et la source de cette énergie ou force vitale est un être mystérieux dont le nom yoruba est « Olorun ». De ce point de vue, il s'agit d'un monothéisme, avec certaines influences catholiques.

On peut aussi l'appeler polythéisme, « domination de plusieurs dieux ». Les orishas , ou divinités, sont les messagers d' Olorun et les porteurs de son ashé , ou énergie. Chaque orisha représente à la fois une force de la nature et une valeur humaine.

La magie est au cœur même de cette religion, comme dans toutes les religions dynamiques d'ailleurs. Grâce à leurs pouvoirs magiques, les orishas transforment la force vitale présente dans les offrandes en l'énergie nécessaire à la résolution du problème rencontré.

La structure fondamentale décrite ci-dessus — un dieu suprême passif entouré de nombreuses divinités autonomes — se retrouve dans la quasi-totalité des religions païennes. Puisque la culture humaine tout entière constitue une solution continue aux problèmes (un problème donné exige une solution), ce qui n'est possible que grâce à la force vitale d'une nature supérieure, la religion est le fondement de cette culture.

Voilà pour ce bref aperçu d'une religion non biblique qui gagne actuellement de plus en plus d'adeptes , notamment parmi les Hispaniques

d'Amérique. Là où la Sainte Trinité occupe une place centrale dans la Bible, ce sont ici les orishas qui sont au centre. D'un point de vue chrétien, un gouffre, voire un abîme, sépare la Sainte Trinité des orishas . La Sainte Trinité se situe dans le domaine surnaturel et est la source de toute force vitale. Les orishas, quant à eux, appartiennent à la nature extérieure et réclament cette force vitale.

3.3.2. Macumba

Les forces noir

La macumba est une religion « archaïque », apparentée à la santeria , arrivée en Amérique, notamment au Brésil, par l'intermédiaire des esclaves africains à partir du XVI^e siècle. Cette religion s'est enrichie de nombreuses influences chrétiennes.

Examinons de plus près S. Bramley , *Macumba et les forces. Forces noires du Brésil* ²³. (Macumba , forces noires du Brésil) Notez que Bramley parle des « forces » dans le titre de son livre. « Noires », « forces noires », ce qui sonne plutôt mal. Il a eu plusieurs conversations avec « La mère Marie- Josée », une « Mère des dieux ». Ce terme est difficile à traduire et reste généralement non traduit. L'expression « Mère des dieux », par exemple, ne rend guère la même idée. Clarifions le rôle d'une mère des dieux . Lors d'une séance, un médium, par exemple une jeune fille, entre en transe. La divinité prend possession d'elle, au sens propre. Le médium n'est alors plus lui-même ; il est possédé par son dieu. Selon les adeptes de la macumba , la divinité « chevauche » alors la jeune fille. Dans cette culture, être « choisi » par une telle divinité est considéré comme un grand honneur. Après la transe, qui peut durer plusieurs heures, le médium est totalement épuisé et n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant cette transe.

Y. Verbeek , dans **La sexualité dans la magie* ^{24*}, confirme ce phénomène de « chevauchement » qui se retrouve également dans la religion vaudou. Cette pratique trouve son origine au Dahomey , l'actuel Bénin (Afrique de l'Ouest). Le vaudou est encore pratiqué en Haïti. Verbeek note : « Lors d'un rituel vaudou, il arrive qu'une femme soit « chevauchée » par un loa (prononcé « lwa »), un esprit invisible. La femme entre dans un état d'extase et connaît un orgasme profond. Les spectateurs disent alors : « Elle a été chevauchée ». Dans le langage courant : « Elle a été violée ». »

La mère des dieux

Elle veille au bon déroulement de cette transe. Elle précise elle-même sa mission : « Je suis ici pour veiller sur la transe de nos médiums. Je m'assure

que la possession ne devienne ni inutile ni dangereuse. Les dieux sous-estiment parfois leurs pouvoirs. Je les apaise alors. Car voyez-vous, ils ne sont pas si différents de nous. On peut les influencer par la ruse, la flatterie, le raisonnement, les prières ou les présents. Si j'entrais moi aussi en transe, qui veillerait alors sur nos médiums ? »

Voici le rôle de la « mère des dieux ». Elle doit apparemment posséder une grande sensibilité, une fine perspicacité psychologique, mais surtout une forte dose de pouvoir occulte ou d'énergie subtile pour ramener à la raison les « dieux » qui menacent de maltraiter leurs médiums de manière dangereuse. Par conséquent, ces mères des dieux sont très respectées dans ces cultures.

La Mère des Dieux poursuit : « Il existe deux formes de possession : la première est violente, brutale et donc indésirable. Le médium est jeté à terre par son dieu, et je dois donc le calmer. La seconde forme, la plus courante, est progressive et douce. » Et plus loin : « Certains dieux sont très brutaux lorsqu'ils vous possèdent. Prenons Ogum , par exemple . C'est le dieu de la guerre. S'il décide un soir d'agir terriblement, je suis impuissante. Car il est par nature terrible. Mais si un médium ne respecte pas nos lois, je la punirai. Je la laisserai alors à la merci des actes de violence de son dieu, qui la plie en deux, la jette à terre ou lui fracasse la tête contre le mur. »

Ces êtres subtils ne prennent pas l'éthique au sérieux et s'adonnent à leurs plaisirs absolus par le biais de leur médium. Ce faisant, ils ignorent les limites et les possibilités de ce dernier. Ils traitent les jeunes filles, qu'ils « possèdent » alors de manière oppressante, avec peu de respect. C'est précisément le rôle de la Mère des Dieux de veiller sur eux. Si ces divinités mineures franchissent la ligne rouge, elle est, dans certains cas, capable de les réprimander et de les ramener à l'ordre.

Esprits et dieux

Il est important de préciser que cette religion, comme toutes les autres, attribue une existence réelle et objective aux « esprits » et aux « dieux ». Pour les croyants, ces êtres subtils sont aussi réels qu'un être humain ordinaire, à ceci près qu'ils possèdent un corps subtil imperceptible pour tous. Le christianisme, par exemple, compte également des « anges » et des « saints ». À Macumba , on entre en contact, entre autres, avec les ancêtres défunts qui veillent sur leurs descendants depuis « l'autre monde ». Ce culte des ancêtres est répandu. Outre les ancêtres « divinisés », Macumba reconnaît aussi des dieux ayant existé bien plus longtemps. Nous y reviendrons.

Les femmes comme médiums

Bramley a tenté d'obtenir une interview ouverte avec La mère Marie-Josée parle de sa religion, mais ses réponses restent d'abord très superficielles. Cela persiste jusqu'à ce qu'elle remarque, comme par magie, qu'il a un lien avec l'eau et la plage. Bramley répond que, bien que de nationalité française, il est né en Tunisie, en Afrique. Ce à quoi Marie- Josée s'exclame : « Alors tu es des nôtres. Nos ancêtres ont été amenés d'Afrique comme esclaves. » Aussitôt, la glace est brisée et elle répond aux questions de Bramley avec franchise. De plus, Bramley est autorisé à assister à une séance, une cérémonie rituelle, au cours de laquelle les dieux se révèlent. Il décrit en détail le déroulement d'une telle cérémonie et mentionne à plusieurs reprises les explications et les interventions de Marie- Josée , la mère des dieux .

« Do ut des »

Nous avons déjà évoqué ce qu'on appelle le « do ut des ». Nous l'avons décrit ainsi : moi, croyant, je vous offre, divinité, l'énergie subtile nécessaire par un sacrifice, afin que vous en transformiez une partie et l'utilisiez pour résoudre mon problème. Ce sacrifice consiste, par exemple, en des récoltes ou en le sang d'un animal fraîchement abattu. Pour reprendre les mots de Marie- Josée : « Nous nourrissons régulièrement ces dieux avec des bains d'herbes et des sacrifices d'animaux sanglants. Car le sang est le fondement essentiel de l'énergie. Toutes nos cérémonies commencent par des sacrifices sanglants. Le sang est porteur de toute vie. »

Plusieurs religions de la nature en tirent la conclusion ultime : un sacrifice de sang encore plus puissant consiste en le sacrifice d'un être humain. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède ma force vitale », affirment-elles. Pour beaucoup de nos contemporains, cette dernière phrase résonne étrangement. Des paroles similaires sont également prononcées lors de la consécration de la messe. Pourtant, la différence est immense. Car, comme l'affirment les chrétiens, la Sainte Messe implique un sacrifice sans effusion de sang, et l'énergie, la subtile force vitale de Jésus , est soumise à une éthique rigoureuse. Dans les religions non bibliques, en revanche, la situation est tout autre. La religion, au fond, est apparemment bien plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord.

énergie sexuelle

Revenons à la macumba et à ses médiums. Notons que, dans la « séance » mentionnée ici, l'énergie subtile requise pour le sacrifice provient en grande

partie de celle du médium lui-même. Cette énergie est tout simplement dérobée durant la « chevauchée ». Après la séance, le médium est physiquement épuisé, voire mortellement fatigué, et a besoin de plusieurs jours pour récupérer quelque peu de cette perte d'énergie subtile. Cette perte a un impact direct sur le corps, qui s'en trouve particulièrement affaibli. Le médium peut se consoler en pensant que sa « vocation » confère une grande quantité d'énergie à la divinité, énergie dont celle-ci transforme une partie – certainement pas la totalité – en énergie nécessaire à la résolution d'un problème existentiel présenté à un être humain. La magie de tels dieux réside précisément dans la transformation des énergies subtiles.

Grâce à l'énergie du médium, un enfant peut être guéri, une relation amoureuse conflictuelle apaisée, un homme retrouver du travail... En tout cas, cette religion résout les problèmes de la vie avec l'aide de divinités inférieures. La divinité elle-même sera encline à vouloir résoudre les problèmes humains de manière répétée, car cela lui garantit que les gens continueront à la connaître et donc à lui faire des offrandes. Comme mentionné, ces offrandes consistent en récoltes, en sang ou en l'énergie sexuelle que les médiums fournissent lorsqu'ils sont possédés. Plus le prestige et la réputation de cette divinité sont grands, plus elle reçoit d'offrandes. Et ainsi le cycle est bouclé. Ces dieux inférieurs offrent leur aide pour les problèmes pratiques, mais en même temps, ils volent la force vitale subtile des médiums, pour ensuite libérer ce qu'ils souhaitent transmettre en matière de guérison, de conseils et de clairvoyance. Voilà le principe du « faire ou faire » de presque toutes les religions de la nature.

Une anthologie

Voici un bref extrait de l'œuvre de Bramley (oc, 26). Il écrit : « Soudain, une médium se détache du cercle de danseurs, un cri strident, elle chancelle, semble tomber, elle hurle de nouveau et s'effondre au sol en extase. Elle tremble de tous ses membres. »

(oc., 34). « Les médiums prêtent leur corps aux dieux (ob. : c'est la mère des dieux qui parle ici) et, en retour, ils veulent nous aider. Ils ont besoin d'un point d'appui pour exister. Et le médium leur offre ce soutien. Il la chevauche. Le médium n'a alors plus de volonté, plus de mémoire, plus de personnalité. Le dieu la pénètre, s'y installe, et c'est ce dieu que vous voyez et entendez alors. Recevoir un tel dieu en soi est un grand honneur. » Hier, Tereshina (Note : une fille de corpulence moyenne) a bu quatre litres d'alcool. Normalement, elle ne supporterait pas autant, mais c'est la copine d' Exu .

Exu , un dieu , a constamment envie de s'enivrer. Il apprécie la cachaça (liqueur de canne à sucre) et les gros cigares noirs. Il a utilisé le corps de Tereshina pour assouvir ses désirs. Après la cérémonie, Tereshina n'était pas plus ivre que vous ou moi. Après tout, elle n'avait rien bu ; c'était son dieu qui avait bu.

La Mère de Dieu affirme que ce n'est pas la médium qui a bu quatre litres d'alcool, mais son dieu. Il est remarquable que quelqu'un puisse boire autant d'alcool, apparemment sans en ressentir les effets néfastes. Pour la Mère de Dieu , cela ne pose aucun problème. Après tout, la médium était possédée par son dieu Exu . On constate ici que les lois biologiques normales sont transgressées. La Mère de Dieu poursuit (oc, 61) : « Pour vérifier la transe des médiums, je passe une bougie allumée sur leurs bras nus. Dans une véritable transe, aucune brûlure n'est visible. La flamme effleure la peau sans provoquer la moindre douleur ni brûlure . »

Cette affirmation paraît également surprenante : un feu qui ne brûle pas semble physiquement impossible. Prenons l'exemple de la Bible, *Exode 3* , où Moïse contemple un buisson ardent qui ne se consume pas (1.1).

La Mère des Dieux poursuit (oc, 99) : « Olorun se tient à l'origine de toute chose, mais c'est un dieu très ancien. Nous ne nous tournons pas vers lui, il ne nous entendrait même pas, il est exalté au-dessus de tout ce qui est humain. » Nous avons déjà rencontré une telle attitude dans la Santeria . Olorun Il s'agit d'un « deus otiosus », un dieu en vacances. Il a tout créé « au commencement » puis s'est retiré.

Pas d'éthique ?

De par leur être tout entier, de par leur comportement tout entier, il est évident que ces dieux ne prennent pas l'éthique très au sérieux et que, pour le dire gentiment, ils sont assez égocentriques. Il faut les apaiser par des sacrifices. Ils aiment fumer des cigares, boire de l'alcool et violer leur médium. Et une fois satisfaits, ils sont également disposés à résoudre un problème. Ils causent beaucoup de mal, mais ils font aussi du bien. Cette dualité donne matière à réflexion. La Mère des Dieux exprime cette ambiguïté à sa manière (oc, 194) : « Le dieu Exu est peut-être diabolique – hier, vous l'avez vu avec les symboles d'un diable – mais il peut aussi être le meilleur de tous les dieux. »

— Bramley : « Comment expliquez-vous que le dieu Exu se situe à la fois du côté du bien et du côté du mal ? »

La Mère des Dieux : « Mais mon fils, le bien et le mal sont des conventions humaines. Ce sont des valeurs créées par l'homme et ignorées des dieux. Nous leur demandons d'agir pour le bien ou pour le mal, mais ils sont au-dessus de tout cela. Notre morale ne les regarde pas. »

Dans tout cela, on perçoit une différence fondamentale avec le Dieu biblique . Tout d'abord, Yahvé n'exige aucun sacrifice, car Il est le créateur de tout ce qui existe. Il est aussi la source de toute énergie et n'a donc pas besoin que les croyants Lui offrent des sacrifices. En échange du don de Sa force vitale, Il demande à l'homme une vie vertueuse, qu'Il a formulée de manière concise dans Son Décalogue, ou Dix Commandements.

Le feu ne dérange pas les loas .

Wade Davis , dans **Le Serpent et l'Arc-en-ciel* ^{25*}, affirme que le vaudou est une forme d'animisme. L'animisme désigne la croyance en une force vitale omniprésente, inhérente aux dieux et aux esprits. Nous développerons ce point au chapitre 8. Chaque esprit, ou « loa », possède son propre domaine. Par exemple, Ogoun est le loa du feu, Agwe celui de la mer, Erzulie celui de la passion amoureuse et Ghede celui des morts . Davis mentionne également que les médiums en transe ne semblent pas être perturbés par le feu. Citons : « Les esprits revinrent. Mais cette fois , ils se tenaient suspendus au-dessus d'un feu au pied du poteau. » mitan (note : le pilier où les loas s'inscrivent).

L' hounsiss fut attaquée avec une violence inouïe. (Note : une hounsiss est membre de la société. « Hu » signifie « divinité », « si » signifie « épouse » ; une hounsiss est une « épouse » de la divinité.) Son corps tout entier trembla, ses muscles se contractèrent et une secousse convulsive lui parcourut l'échine. Elle s'agenouilla devant le feu et hurla dans une langue ancienne qui m'était inconnue. Puis elle se releva et se mit à courir autour du poteau. Telle une toupie, elle traçait des cercles de plus en plus petits . Tout en tournoyant sur elle-même, elle se laissa tomber dans le feu. Elle resta assise là un temps interminable, puis bondit d'un seul mouvement, projetant des cendres et des braises tout autour d'elle. Elle atterrit sur ses deux pieds, se retourna vers le feu et poussa un cri strident, semblable à celui d'un corbeau. Puis elle enlaça le tas de charbon incandescent. De chaque main, elle saisit un morceau de charbon brûlant, les entrechoqua et en laissa tomber un.

Elle se mit à lécher l'autre, avec de longs mouvements de langue lascifs, puis elle mangea du feu : elle plaça entre ses lèvres un morceau de charbon rougeoyant, gros comme une petite pomme. Elle se remit à tourner en rond.

Elle fit trois fois le tour du poteau. Elle resta là , jusqu'à ce qu'elle s'effondre finalement dans les bras de la mambo (la prêtresse vaudou). Le morceau de charbon incandescent était encore dans sa bouche. Une fois la cérémonie terminée, quelques spectateurs se levèrent pour parler à Max Beauvoir (un spécialiste haïtien du vaudou), mais j'étais irrésistiblement attiré par le feu au pied du poteau. J'ai allumé une flamme . J'en ai senti la chaleur. Avec précaution, à l'aide de deux brindilles, j'ai tiré un morceau de charbon des flammes et je l'ai soulevé.

« Tu es surprise », dit une voix. Je me retournai et vis une des femmes de ménage, sa robe blanche encore trempée de sueur.

Oui, c'est incroyable.

Les loas sont forts. Le feu ne leur fait aucun mal.

Après ces mots, elle s'excusa et se dirigea vers la table de Beauvoir . Je compris alors qu'elle parlait un anglais parfait. C'était Rachel Beauvoir (la fille de Max Beauvoir). Elle avait seize ans et marchait avec une grâce et une énergie communicatives.

Le néoplatonicien Jamblichus de Chalcis (250/333), *dans son ouvrage « Sur les doctrines secrètes »*, confirme que le feu est inoffensif pour certains individus dans un état de conscience modifié : « Nombreux sont ceux qui ne subissent aucune brûlure, même au contact du feu. Ils ne s'en aperçoivent même pas, car dans cet état, ils ne mènent pas une vie ordinaire. D'autres ne ressentent rien lorsqu'ils sont transpercés par des lances, lorsqu'ils se frappent le dos avec des haches ou lorsqu'ils se blessent les bras avec des couteaux. » De tels exploits de force sont encore observables aujourd'hui. Depuis l'Antiquité, ils sont reconnus comme réels et non imaginaires (« dun a meis »), comme des signes de puissance ou d'énergie.

Une forme d'esclavage

J. de Brivezac , *Les sectes les sexuels L'ouvrage « sataniques »* ²⁶(Les sectes sexuelles sataniques) saisit l'atmosphère et les principes de ce qu'il appelle les religions dégénérées : « Notons que ceux qui ont subi un tel rite de manière approfondie (comme, par exemple, les médiums de la Macumba) acquièrent une marque psychologique (à comprendre comme « occulte »). Cette initiation les domine, et ils aspirent sans cesse à la revivre, ce qui les rend particulièrement dépendants religieusement. Elle les réduit à une forme d'esclavage ; leur sérénité et leur conscience de soi sont complètement

anéanties. Ils s'aliènent de plus en plus d'eux-mêmes sans même s'en rendre compte. » Vu sous cet angle, cela révèle une grande tragédie. On peut qualifier une telle religion de névrose, d'opium, voire pire. Et ce, malgré le fait que, selon ses adeptes, nombre de problèmes existentiels soient résolus. Voilà pour une seconde esquisse d'une religion non biblique.

Comparons le rôle de ces médiums à celui des Vestales de la Rome antique. Ces vierges étaient les servantes du foyer – et de la déesse Vesta, la déesse de la terre – et devaient entretenir le feu sacré. À l'instar de l'épouse aimante, elles étaient soumises aux divinités des Enfers. Si elles laissaient s'éteindre le feu sacré de l'État romain, elles étaient flagellées. Si, de quelque manière que ce soit, elles violaient leur vœu de virginité, elles étaient enterrées vivantes pour adultère sacré contre leur divinité et ainsi renvoyées à leur dieu aux Enfers.

3.3.3. Le Ngil

Le père Trilles était un missionnaire d' 1892 inAfrique de l'Ouest, où il fut le premier homme blanc à séjourner parmi les Pygmées de la jungle, entre autres. Il y rencontra les Fang , un peuple du Gabon, et notamment le « ngil », le magicien noir. En tant que « sorcier », il se distingue nettement du « féticheur », le « wijman », littéralement « homme aux fétiches », qui est ici un magicien blanc profondément vénéré par la population, tandis que le ngil inspire un profond mépris.

Le magicien blanc et le magicien noir invoquent les esprits et les dieux. Ils savent que leurs pratiques occultes ne réussissent que grâce aux dieux qu'ils invoquent. C'est pourquoi ils les prient régulièrement.

Nous reproduisons ici l'une de ses prières, extraite de : **La prière ** (La Prière) ²⁷d' Alfonso di Nola . Cette prière illustre clairement la fusion entre magie et religion.

« Ô toi qui contrôles le pouvoir, toi, esprit de l'énergie masculine. Tu peux tout faire et sans toi je ne peux rien faire, je ne peux rien faire. Moi qui me suis voué à toi, moi qui suis lié à toi, esprit, de toi me vient ma force, ma puissance. Tu m'as accordé ce don. Esprit de puissance, je t'appelle : réponds avec grâce à mon chant. Tu dois obéir, car je t'ai donné ce que tu as demandé, esprit. Car le sacrifice a été accompli, le sacrifice dans la forêt. Esprit, je suis à ta disposition. Tu es à ma disposition. Viens. »

Voilà pour cette prière du magicien noir. Nous la mentionnons ici pour souligner que la prière occupe une place centrale dans presque toutes les

religions. Toute forme d'arbitraire, souvent dénoncée par les théologiens et les spécialistes des religions, est ici manifestement absente. Et pourtant, c'est une prière véritablement magique, car elle concerne l'octroi d'énergie, et plus précisément d'énergie masculine. Le sacrifice demandé est vraisemblablement un sacrifice humain. Dans son ouvrage fascinant **Chez les Fang **, ²⁸le Père Trilles relate l'initiation d'un tel Ngil. Suivons, en résumant ici et là, les étapes de cette initiation.

Notons également que le terme « fétichiste » désigne tantôt le magicien noir, tantôt le magicien blanc, tantôt simplement un sorcier. C'est généralement le contexte qui permet de nuancer la portée morale de cette pratique.

Un enfant

Chaque ngil a le droit et le devoir de choisir et de former son successeur. Il prend sous son aile un garçon de dix ans et le traite comme son fils adoptif. Dès lors, il forme son apprenti sorcier. Il lui enseigne les premiers secrets, lui apprend à parler de la voix grave du ngil. L'enfant accompagne le magicien dans tous ses voyages et lui sert de page. Il le guide à travers montagnes et vallées, villages et jungles, au son de la cloche. Ces enfants sont constamment exposés à de mauvais exemples, vivent au milieu de la plus hideuse dépravation morale et se corrompent jusqu'à la moelle en peu de temps. Car ils ont « tout vu » et se sentent chez eux dans tous les abîmes où sombre la perversion humaine. Ils sont prêts à commettre tous les crimes. Souvent, ces enfants se retrouvent embarqués dans une mission catholique, entraînés par un ami, attirés par la magie de l'inconnu. Ils y restaient – parfois jusqu'au baptême – en trompant leurs supérieurs par une hypocrisie active au plus profond de leur âme. Ils quittaient toujours la mission dans un état pire qu'à leur arrivée. Trilles conclut : « La formation chrétien après sur eux aucun « Emprise », « La formation chrétienne n'a aucune emprise sur eux ». Ce qui indique que la formation ngil pénètre beaucoup plus profondément dans l'âme, dans les couches inconscientes et subconscientes, que, par exemple, la formation chrétienne.

Le christianisme, en tant que religion supérieure, atteint ici clairement ses limites, celles que lui impose la religion inférieure. Pour le père Trilles, le récit de cette initiation démontre à quel point le paganisme est profondément enraciné dans la sphère primitive de tant de personnes – ici, des chrétiens de nom. C'est comme si sa prédication de l'Évangile et l'administration des sacrements aux convertis passaient à côté sans effet, comme l'eau sur un canard. Cette sphère primitive païenne semble si tenace

en l'homme. Comme Freud l'a également clairement constaté, la volonté et l'action inconscientes et subconscientes sont bien plus puissantes que leur forme consciente.

Une deuxième série d'essais

Une fois l'âge de dix-huit ans atteint, et après une longue initiation, l'initié est convoqué pour la seconde série d'épreuves. Il doit vivre isolé pendant un mois dans une petite hutte au cœur de la jungle. On ne lui donne que le strict nécessaire à manger, et seulement après le coucher du soleil. Il doit rendre compte de ses rêves, des animaux qui lui apparaissent et des messages que lui transmettent les esprits. Tout cela est interprété, soit à son avantage, soit à son désavantage. Peu à peu, l'initié perd le contrôle de lui-même ; son système nerveux s'affaiblit. Des cauchemars terribles perturbent son sommeil. Parfois, un initié sombre dans la folie. S'il ne survit pas, il est empoisonné et laissé à pourrir littéralement dans la forêt. Dès lors, personne ne parle de lui.

Vient ensuite l'épreuve des guêpes. Le grand sage recherche un nid de frelons dans la forêt. Leur piqure est particulièrement douloureuse. Il les enferme dans unealebasse, les fait jeûner pendant deux jours, puis presse laalebasse ouverte contre la poitrine de l'initié . Ce dernier ne doit pas se plaindre durant les nombreuses piqures qu'il reçoit.

Vient ensuite l'épreuve de la flagellation. Vers midi, l'initié est allongé au fond d'une fosse derrière la hutte du Ngil et brutalement battu. Le supplice se déroule au milieu de tambours et de cris assourdissants, de sorte que ses cris de douleur sont à peine audibles. « hideuse » (« une scène vraiment hideuse »), selon Trilles . Mais vient maintenant le plat de résistance. L'initié est battu avec de longues et fines lanières d'hippopotame, de sorte que le sang coule et que les morceaux de chair flagellés gonflent. Tous ceux qui sont déjà initiés participent à la flagellation dans un esprit léger.

Vient ensuite l'épreuve de la danse. Le grand sage donne un signal autoritaire. La flagellation cesse. L'initié, à demi mort, doit alors se relever, maîtriser sa douleur et commencer la danse au rythme du tam-tam. Puis, tout en dansant, il doit gravir une échelle sacrée menant à une plateforme. Arrivé là, il s'allonge enfin pour se reposer sur cette table sacrée.

Après ces épreuves de force, on lui enseigne les derniers secrets de l'initiation, notamment le mot de passe et le moyen de communication permettant de reconnaître les autres initiés à distance. Il reçoit également le

droit d'initier d'autres personnes. On constate que cette éducation occulte pénètre une strate humaine, ou plutôt inhumaine, bien plus profonde que celle dispensée par la mission, par exemple.

Un parent par le sang

Si un ngil souhaite rejoindre le « Conseil des Anciens Ngils » à l'étape suivante, il doit se présenter. Sa candidature est examinée afin de déterminer s'il a une place. Une série d'épreuves similaires l'attend : l'isolement dans la forêt, accompagné d'un jeûne prolongé. Puis, les mêmes épreuves de force, mais plus intenses que la première fois. Enfin, le grand jour arrive. Le Conseil des Anciens Ngils, composé d'au moins dix membres, se réunit un jour choisi avec soin (re.ligere, terme qu'il ne faut surtout pas négliger). Après de nombreuses incantations, le jour le plus favorable est choisi, celui qui est exempt de tout mauvais présage. Le candidat est convoqué. Il doit amener une personne, sa victime, devant le Conseil des Anciens pour le sacrifice final. Cette victime doit en tout cas être choisie parmi ses plus proches parents. Sa mère passe en premier, suivie d'une jeune fille ou sœur du candidat. S'il n'en a pas, il choisit un frère cadet. Parmi ces personnes, la victime est choisie sans pitié. Le remplacement par un esclave ou un prisonnier de guerre est interdit. L'esprit, la divinité, exige un sang pur et libre.

La préparation à l'initiation

Ce jour-là, les ngils se rassemblent dans un lieu isolé de la forêt, souvent près d'une source ou au fond d'un ravin obscur. Là, ils abattent un arbre, un « esôm » de la famille des Euphorbiacées, à une hauteur légèrement inférieure à celle d'un homme. Le terrain autour de l'arbre est nivelé. Les jeunes pousses qui gênent le passage sont déracinées et repoussées un peu plus loin dans les sous-bois pour les rendre plus impénétrables. Puis, les sous-bois environnants sont rendus complètement impénétrables à l'aide d'épines, à l'exception d'un étroit sentier. Ce sentier est rendu inaccessible à tous les autres Fang grâce au plus puissant sort de magie noire connu des ngils. La partie du tronc de l'esôm qui reste dressée est grossièrement creusée en forme de coupe, une pièce qui se démoule facilement grâce à la texture tendre et spongieuse du tronc. La sève de l'arbre, visqueuse, rougeâtre et légèrement aillée, s'écoule peu à peu et remplit partiellement la cavité. Au pied de l'arbre, à la lisière du sous-bois, une hutte a été construite et recouverte de feuilles. Le chef des initiés se tient là, droit, tatoué de blanc et de rouge, peint à la craie et à la poudre de la plante baza. Il porte une ceinture de fibres de bananier qui ondulent sur sa peau bronzée au rythme de la danse, telles des serpents étirés.

Les chants commencent. De puissants chants sont répétés sans cesse, invoquant l'esprit. Au bout d'un moment, les chants deviennent extrêmement fatigants. Un feu ardent est allumé dans la hutte. La chaleur intense exacerbe encore l'excitation générale. Le « ngil en devenir » prend place devant le chef des sorciers. Affaibli par un jeûne prolongé, il n'a reçu pour nourriture que les liqueurs fermentées de l'ava, une espèce de labiacée, une menthe sauvage au goût fort et poivré. Il est rapidement captivé par le mystère qui entoure toute cette situation et sombre dans l'hystérie. J'ai souvent – d'après Trilles – aperçu le ngil dans la vie de tous les jours. Je l'ai presque toujours reconnu à ses yeux hébétés, injectés de sang. On ne pouvait guère le confondre avec quelqu'un d'autre.

Une personne de moins, un ngil de plus

« Quiconque mange ma chair et boit mon sang s'empare de ma force vitale. » Les Crocs vont maintenant mettre cela en pratique. Le soleil est couché depuis longtemps. Sous la pleine lune, les chants s'enchaînent. La victime est amenée. Elle est attachée à l'arbre esom, creusé en forme de coupe, les artères carotides juste au-dessus. Chacun prend place en cercle autour d'elle. Les chants, les chants de mort, reprennent. Ils couvrent les cris de peur et les hurlements désespérés de la jeune femme. Toujours ligotée, elle en est déjà à sa troisième nuit lunaire dans la jungle. Avec son frère, le futur ngil, elle a déjà passé deux nuits dans la forêt. Durant ces nuits, elle a été – veuillez excuser cette crudité – violée par lui à chaque fois. Avec sa semence dans son corps et la légère morsure à la base de son cou, elle est « prête ».

La victime, hébétée et désespérée, se laisse faire comme un animal qu'on éventre. L'instant fatidique arrive. Le chef des ngils signale que les veines sont suffisamment gonflées. Le couteau courbe est consacré pour le sacrifice. L'initié pratique une longue et profonde incision circulaire autour de la tête de la victime. Il doit le faire seul, sans aucune aide. Sa main ne doit pas trembler. Son regard doit être infailible. L'incision doit s'arrêter exactement là où elle a commencé. Quelques instants plus tard, le sang jaillit, d'abord en filet, puis goutte à goutte. Rien ne doit tomber hors du calice. Le sorcier mélange le sang et le jus visqueux de l'ésome pour obtenir une liqueur rouge mousseuse. Le groupe hurle et danse avec une exubérance folle. Peu après, le saignement s'arrête. La tête pend, impuissante, les veines vides. Les liens qui enserraient la victime sont tranchés. Peu après, la jeune femme a trouvé la liberté dans la mort.

Tous s'approchent maintenant, chacun à son tour, et puisent dans le breuvage répugnant. Chacun boit à grandes gorgées, tandis que les autres répètent en chœur le cri qui décidera du sort : « Un gnou « Méki mé mébiang ! A fôla né biang ! Evalèga ! » Trilles explique que « biang » désigne ici le fétiche de magie noire, avec diverses significations secondaires, comme le remède sacré et le tirage au sort. Il précise également qu'« evalèga » signifie « souviens-toi », un mot que l'utilisateur du fétiche prononce lorsqu'il en a besoin en cas d'urgence ou dans une autre situation. Il adresse ce mot à l'esprit auquel il a sacrifié l'âme d'une victime pour conclure un pacte ou un accord. Ce cri peut se traduire librement par : « Il boit le sang et le remède sacré ! Il mélange le pouvoir et le tirage au sort ! Il a participé ! » ou encore « Souviens-toi ! Souviens-toi ! »

Voici la seconde partie du rite de l'âme et du sang . Le vase de la coupe en bois d'Esom est enfin entièrement vidé. Une fois la dernière goutte disparue, on le remplit de bois sec, et on en entasse également autour. Puis, le corps exsangue de la jeune femme est déposé sur la bûche d'Esom . On allume un feu. La chair crépite et se fissure sous l'effet de la chaleur. La graisse qui tombe alimente le foyer. Le dos et la poitrine sont tour à tour exposés aux flammes. L'heure est venue de passer à l'action ! Le festin infernal est prêt. La victime est cuite. La chair est découpée en morceaux, les membres séparés du torse. Chacun reçoit sa part. Les os broyés craquent sous les dents. La chair disparaît. Tout est consommé sur place. Rien ne doit subsister. Tout doit être détruit ! Et, lorsque les premiers rayons du soleil teintent le ciel de rouge, un grand feu sur le lieu du festin fera disparaître les dernières traces du drame. Il y a un humain de moins, un ngil de plus.

Quiconque passerait par là serait saisi d'horreur. Témoins silencieux du crime, un tronc d'arbre noirci, des herbes piétinées et une hutte effondrée lui révéleraient aussitôt ce qui s'est passé. Les Ngils sont passés ! Malheur à celui qui perce leurs mystères, leurs rites secrets, qui ose même en parler ou se moquer de leur pouvoir !

Esprits sans volonté

Trilles : « J'ai souvent été témoin de faits qui me prouvent que les ngils possèdent des secrets que nous ne connaissons pas encore et dont les effets nous semblent étonnants, comme par exemple infliger une blessure par arme blanche au corps sans aucune blessure, faire couler leur sang à volonté ou défier les lois de la gravité. (oc, 196).

Pour Trilles, il est certain que le ngil a au moins un sacrifice humain inscrit sur sa conscience initiatique. « La jeune femme a trouvé sa liberté dans la mort », dit-il. Du point de vue de la magie noire, c'est plus que douteux. Le ngil soumet radicalement sa victime à son autorité par la torture et le viol. Puis il l'emmène dans « l'autre monde » en la tuant. L'enfer sur terre qu'il lui inflige est déjà la manifestation visible de l'au-delà où il la retient captive.

Ainsi, les âmes sacrifiées des victimes l'accompagneront jour et nuit. Invisibles à l'œil nu, elles n'en demeurent pas moins présentes. Quiconque possède des dons de clairvoyance les percevra dans son environnement immédiat, au sein de son aura sombre et menaçante. Venues de l'autre monde, elles sont désormais devenues ses esprits serviteurs, aussi impitoyables que lui. Tel est le fondement de son pouvoir magique. Ceci illustre comment la magie noire du ngil en Afrique de l'Ouest puise littéralement sa source dans le monde des morts et est influencée par lui, jour après jour. Sa magie mobilise les défunts de manière brutale. La Bible désigne le monde des morts comme le « Shéol », les enfers, où Jésus est descendu avec son message de rédemption après sa crucifixion et avant sa résurrection. Nous y reviendrons plus en détail ultérieurement.

Concernant son pouvoir quasi magique, nous mentionnons l'article de presse suivant : « *Des Nigérianes rendues psychologiquement dépendantes par le vaudou et contraintes à la prostitution* »²⁹. « Un homme et sa femme nigériane font venir des Nigérianes dans notre pays depuis des mois et les forcent à se prostituer en vitrine et dans la rue. Les victimes sont rendues psychologiquement dépendantes par des sorts vaudous. Les jeunes femmes sont forcées de remettre des touffes de cheveux et de poils pubiens, leurs ongles de mains et de pieds, ainsi que du sang. Des rituels spirituels sont effectués avec ces éléments par un prêtre vaudou au Nigeria, selon un porte-parole. L'impact de ces rituels sur les femmes et leurs familles est tel qu'elles se soumettent totalement à leurs employeurs. En Afrique, le vaudou fait partie intégrante de la vie quotidienne et possède des racines culturelles et religieuses profondes. »

Le bon sauvage ?

Avec l'avènement du ngil, à quel point nous sommes éloignés des idées de J.J. Rousseau. (1712/1798), philosophe franco-suisse, et son « bon sauvage ». Il écrivit son « *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* » *Parmi les hommes* » est un ouvrage qui traite de l'inégalité entre les êtres humains. Rousseau y affirme que l'homme est bon par nature, à

l'état primitif, tel un « bon sauvage », avant toute éducation. C'est au contact de la société qu'il devient mauvais. Dans « *Émile ou De l' éducation* », entre autres, Rousseau expose ses idées sur l'éducation. Cela ne l'empêche toutefois pas de confier ses cinq enfants illégitimes à un orphelinat. Il confesse : « J'ai « Je ne connais même plus leur date de naissance . »

Ceux qui partagent l'opinion de Rousseau peuvent, par exemple, se plonger dans une œuvre comme celle de Lucien. Malson , *Les enfants sauvage*³⁰ (Enfants sauvages). Ce livre raconte l'histoire du « Sauvage de l'Aveyron », un enfant sauvage d'environ douze ans 1799 découvert en Aveyron, dans le sud de la France, et qui aurait grandi parmi les loups depuis son plus jeune âge jusqu'à sa découverte et sa « capture ». Il marchait à quatre pattes comme un loup, hurlait comme un loup, reniflait les objets comme un loup, mangeait comme un loup et, une fois de retour parmi les humains, était incapable de communiquer ou d'apprendre le français. Un médecin, Jean Itard , tenta d'éduquer Victor, comme on l'appelait car il réagissait au son « o ». Cependant, après cinq années d'efforts intensifs sans grand succès, Itard se demanda, déçu, s'il n'aurait pas été préférable pour l'enfant de le laisser vivre à l'état sauvage.

À la lumière de tout cela, on peut se demander si la glorification d'un « état primitif antérieur à toute éducation » ne relève pas davantage d'un rêve déconnecté de la réalité que d'une réflexion sérieuse. Quiconque possède un minimum de bon sens et d'empathie perçoit immédiatement la profonde tragédie que représente la vie de cet enfant, de tout enfant grandissant privé de tout contact avec la société.

3.3.4. Le rêve de vie d'un jeune Indien

Halte ! Vous ne pouvez pas aller plus haut !

Ème. Achelis , *Die Religionen der Naturvölker je suis Umriss*³¹ (Esquisse des religions des peuples primitifs) évoque le rêve d'un jeune Indien. L'Indien raconte son histoire. Grand-père me prit par la main. Il me conduisit au cœur de la forêt. Il chercha un grand pin et m'y aménagea un lieu de repos. Nous coupâmes des brindilles et les tressâmes dans les branches. C'est là que je dus m'allonger. Alors, grand-père me dit : « Tu ne dois en aucun cas manger ni boire, cueillir aucune baie, ni même lécher l'eau de pluie. Ne quitte en aucun cas ton lieu de repos et reste toujours immobile. » Je dus attendre patiemment, jour et nuit. Les trois ou quatre premiers jours de jeûne furent terribles. Je ne pouvais pas dormir la nuit à cause de la faim et de la soif. Mais j'y parvins. Le cinquième jour, je ne ressentis plus aucun fardeau. Je tombai alors dans un état de semi-conscience et de rêverie, et je m'endormis. Mon âme fut libérée et veilla. (Note : le jeune Indien vit ici une expérience dite

de sortie de corps, au cours de laquelle son corps subtil se sépare de son corps physique. Nous reviendrons plus en détail sur ce thème, l'expérience de sortie de corps, au chapitre 6.) Durant les premières nuits, rien ne se manifesta. Tout régnait dans un silence profond.

Mais la huitième nuit, j'entendis soudain un bruissement dans les branches. On aurait dit un ours ou un élan massif qui s'approchait à travers les buissons et les bois. Une grande peur me saisit. J'eus l'impression qu'il y avait tant d'animaux que je voulus fuir. Cependant, celui qui s'approcha de moi perçut mes pensées et ma peur. Il me demanda : « Pourquoi as-tu peur, mon fils ? » Je répondis : « Maintenant, je n'ai plus peur. » Il reprit : « Pourquoi es-tu ici ? » Je répondis : « Je jeûne. » « Quel est le but de ce jeûne ? » voulut-il savoir. « Pour retrouver des forces et connaître le cours de ma vie », expliquai-je. « Très bien ! » conclut-il. « Tout concorde parfaitement avec ce qui t'arrive ailleurs. Justement cette nuit, ils ont délibéré sur toi et ton salut. Je suis venu t'annoncer que la décision du conseil à ton sujet a été très favorable. J'ai reçu l'ordre de t'inviter afin que tu l'entendes de tes propres yeux. Viens et suis-moi. »

L'esprit flottait devant moi, vers l'est. Je le suivis. Après un long moment, nous arrivâmes au sommet d'une montagne. Un wigwam s'y dressait. Nous entrâmes. Le wigwam était immense et peuplé d'êtres. Une réunion extraordinaire du conseil était en cours. Quatre hommes étaient assis ensemble. L'un d'eux dit : « Montez plus haut ! » Il désigna la rambarde du banc de pierre derrière moi. Je vis qu'elle s'élevait très haut et grimpait, toujours plus haut. J'arrivai à un endroit où quatre personnes âgées aux cheveux blancs étaient assises en plein air. Au-dessus d'elles se trouvait un dôme éblouissant. Je me sentais si léger que je souhaitais monter encore plus haut.

« Halte ! Tu ne peux pas aller plus haut ! » s'écria une voix. « On t'a déjà donné suffisamment de belles et grandes choses ! Regarde autour de toi. Tu trouveras ici tous les bienfaits de Dieu : la santé, la vitalité, une longue vie et toutes les créatures de la nature. Prends cette boîte de remèdes ; elle sert à prévenir les maladies. Utilise-la en cas de besoin. Si tu as des ennuis, souviens-toi de cette extase. Pense à nous et à tout ce que tu vois ici. Si tu nous pries, nous t'aiderons et nous t'assisterons auprès du Seigneur de la Vie. Tu deviendras un chasseur redoutable et tu abattras toutes tes proies. Ton temps ici est terminé. Retourne maintenant. N'oublie rien de ce qui t'a été dit. Ceux qui habitent ici se souviendront de toi. Nous sommes tous tes esprits gardiens. Nous prierons pour toi. » Le jeune Indien redescendit dans

son corps et se réveilla. Il était toujours allongé à son lieu de repos, fatigué et le corps raide. Jusqu'ici, Achelis ...

À première vue, il s'agit d'un beau conte onirique pour jeunes enfants. Mais quiconque connaît un tant soit peu ce genre d'histoires sait que le jeune Amérindien a vécu une expérience de décorporation subtile, suivie d'une initiation chamanique. Après ce « rêve », l'Amérindien n'est plus le même. Il possède désormais une énergie occulte ou une force vitale subtile considérablement accrue, ainsi que l'aide d'êtres supérieurs et d'ancêtres pour faire face à ses propres problèmes et à ceux de sa tribu, et pour aider son peuple à survivre dans des circonstances difficiles. Le « rêve » tout entier relate un rite occulte, une sorte de réalité cachée. Mais quiconque connaît ces « histoires oniriques » sait qu'une réalité d'un ordre supérieur est bel et bien en jeu. Cependant, il est clair qu'elles ne répondent pas aux critères des « sciences dures » pour être reconnues comme telles.

R. Montandon, *Messages de l'au-delà*³² Le livre « Messages de l'autre côté » nous livre un témoignage similaire et donne la parole à W. Johnson, un missionnaire protestant. Il connaissait le magicien Wau-chus-co sur l'île Mackinac, dans le lac Huron. Cet Indien raconta au missionnaire que, selon les coutumes de sa tribu, les anciens l'avaient contraint, dès son plus jeune âge, à jeûner pendant dix jours consécutifs. Plus son corps s'affaiblissait, plus son esprit se fortifiait. Puis, dans une vision, il embrassa l'immense territoire de sa tribu, après quoi un esprit supérieur se révéla, lui offrit son aide et l'exhorta à faire appel à lui avec ferveur dans les moments difficiles. Wau - chus -co affirme que, tout au long de sa vie, il invoqua régulièrement cet esprit pour comprendre les problèmes de sa tribu – une forme de révélation ou d'apocalypse – et les résoudre. Les paroles prononcées par cet esprit pouvaient être entendues par d'autres, mais Wau - chus -co était le seul à en comprendre le sens.

De plus, il semble contradictoire d'acquiescer de la force vitale par le jeûne. Les Amérindiens souhaitent entrer en contact avec les énergies et les esprits de leurs ancêtres. Si le corps biologique est privé de nourriture, le corps subtil s'élève plus rapidement et plus haut pendant le sommeil du corps biologique. Il cherche à compenser le manque de force vitale dû au jeûne en absorbant des énergies subtiles du cosmos dans un état hors du corps. D'un point de vue occulte, c'est précisément la fonction du sommeil. Et c'est précisément à ces énergies que les Amérindiens s'intéressaient. La croyance en l'existence de corps subtils chez l'être humain sera abordée plus loin (9.2.2).

Vous ne pouvez pas aller plus haut !

« Halte ! Tu ne peux aller plus haut », ordonnent les esprits gardiens au jeune Indien. G. Van der Zeeuw , dans son ouvrage **Clairvoyance in Space and Time* ^{33*}, souligne qu'un être astral ne peut jamais s'élever et percevoir au-delà de son propre niveau éthique. Descendre, en revanche, est toujours possible, car chaque être humain est passé par là au cours de sa longue évolution. C'est dans les plans subtils inférieurs, affirme Van der Zeeuw , qui parle en connaissance de cause, étant doté de capacités exceptionnelles , que résident la plupart des gens. Non pas qu'ils y soient physiquement présents, mais leurs actes et leurs pensées s'y manifestent subtilement, sous leur véritable forme. Et il écrit plus loin : « Pour de nombreuses âmes qui se retrouvent sur terre sous forme humaine, la vie terrestre, vue du haut de leur âme , est un paradis. Si elles parviennent à s'y réincarner, elles laissent derrière elles une atmosphère particulièrement impure et leurs souffrances deviennent soudain bien plus supportables. Elles peuvent se dissimuler dans leur bel instrument, dans leur corps physique, et personne (à l'exception des personnes sensibles et des voyants) ne perçoit leur âme corrompue par le démon. »

On ne peut les reconnaître qu'à leurs actes (et même alors, ce n'est pas toujours facile). En revanche, la vie terrestre est peu agréable pour un esprit venu des royaumes supérieurs pour accomplir sa mission sur Terre. Il est, pour ainsi dire, descendu aux enfers, souffre d'un manque d'amour fraternel et n'est pas compris. Par conséquent, il traverse une période très difficile, et le désir inconscient d'une beauté perdue continue de le hanter comme une nostalgie sourde.

3.3.5. Les Mennonitis , une tribu autochtone du Canada magie blanche et noire

Nous nous arrêtons un instant pour considérer le témoignage d'une personne ayant connu une société où la force vitale était centrale et où l'on pensait et vivait encore consciemment de manière « magique » ou « dynamique », où l'on s'intéressait encore au travail avec les énergies subtiles. Ce n'était pas seulement le magicien ou la sorcière isolés d'aujourd'hui qui y croyaient, mais toute la communauté. Cet aspect social est certes important, mais une explication exclusivement sociologique de la magie est loin de rendre compte de sa réalité. Concernant l'importance de cet aspect social, prenons par exemple la Bible, *Marc 6:5*, où Jésus parle dans la synagogue de Nazareth le jour du sabbat. Marc rapporte que beaucoup d'auditeurs furent choqués par

Jésus , si bien qu'il ne put accomplir aucun miracle, si ce n'est imposer les mains à quelques malades.

Notre texte est tiré de * *La sorcellerie* ^{34*} d'I. Bertrand. L'auteur lui-même cite un * Gougenot des mousseaux *, * Magie au XIXe siècle * , qui a personnellement rencontré le missionnaire que nous citons .

Animaux cruels

Nous voici au milieu des Mennonites , un peuple autochtone. Le missionnaire explique que dans chaque tribu, le chef porte un nom : « guérisseur maléfique » ou « empoisonneur ». Car il agit sous l'inspiration des Manitoes maléfiques , des mauvais esprits. Le magicien blanc, ou bon guérisseur, soigne les maux grâce à son expertise en botanique (phytothérapie). Il se limite à utiliser la force vitale, la vertu , des herbes. Le magicien noir, ou guérisseur maléfique, compose quant à lui des poudres, des potions et des mélanges magiques, notamment à partir des restes des prédateurs les plus féroces. Un tel magicien conserve les ingrédients de ses potions magiques dans la peau d'un chat sauvage ou d'un ours gris, entre autres. Pourquoi dans leurs restes ? Parce que ces restes sont chargés, par magie de contact, des forces vitales de prédateurs enclins à la cruauté. Par conséquent, le magicien noir adopte plus facilement un comportement prédateur. Le type de force vitale contribue à déterminer la moralité. Pour accomplir correctement son rite, le magicien ou la sorcière se déguise. Il ou elle souhaite impressionner ceux qui ne sont pas déguisés. S'il ou elle veut pratiquer la magie noire , il ou elle se vêt des peaux des animaux les plus féroces. Leurs fourrures lui servent de robes . Le guérisseur maléfique est celui ou celle qui inspire à la fois la peur et le mépris. De plus, les Indiens observent que la mort d'une telle personne est presque toujours violente et empreinte de malheur. On ne recourt à lui qu'en dernier recours. Après tout, il manifeste parfois des signes indéniables d'un pouvoir surnaturel. On croit que combattre un mal se fait au mieux avec l'aide d'un autre mal, encore plus grand. Le pire des maux est que, dans un combat magique, le sorcier noir le plus puissant triomphe du mal du sorcier noir le plus faible.

Une « liturgie » magique

Le missionnaire raconte : « Dès que le sorcier adresse une invocation à son esprit maléfique , il se précipite dans sa tente et s'y enferme. Peu à peu, il entonne un chant monotone et répète inlassablement ses formules magiques. Au moment où la magie est sur le point d'opérer, on entend comme la chute d'un objet lourd. On perçoit également une voix tremblante et bégayante. Enfin, on voit la lourde tente, haute de cinq mètres, s'incliner.

Tantôt à gauche, tantôt à droite. Parfois, elle semble sur le point de s'effondrer. À cet instant, de mystérieuses conversations s'engagent entre le guérisseur maléfique et le démon qui répond à son appel. » On remarque ici le sens pratique et l'efficacité du sorcier. Il est parfaitement conscient que la prière et les invocations ont un effet. Voilà pour le contexte. Passons maintenant aux faits.

magie de l'amour

Le magicien montre deux figurines ou poupées en bois. Chez les Indiens, on les appelle « sortilèges d'amour ». Le missionnaire poursuit : « J'ai été témoin à plusieurs reprises de leurs effets terrifiants. » Elles mesurent environ cinq centimètres et représentent un homme et une femme. Elles sont enfilées l'une sur l'autre et reliées dans le dos par une petite bourse en tissu remplie d'ingrédients. Lorsque le guérisseur maléfique utilisait cette potion magique pour éveiller des sentiments érotiques dans le cœur de la femme indienne, je l'ai vue saisie par une pulsion érotique primitive . Elle s'est enfuie comme une flèche, suivant des hommes dans les bois pendant des jours. Et je ne parle pas d'un cas isolé. J'ai déploré à maintes reprises ce type de possession odieux.

Briser la glace

Cette expression est une métonymie signifiant la maîtrise de tous les temps. Le missionnaire prend la parole : « À la fin de l'hiver, la tribu apportait de nombreuses fourrures sur les rives du fleuve. Là, elles étaient chargées dans des canoës pour rejoindre leur destination finale. Certaines années, cependant, le fleuve était complètement gelé : la glace atteignait deux mètres d'épaisseur. Et ce, alors qu'ils comptaient sur le dégel. La route commerciale des Indiens était totalement bloquée. Un moment critique et douloureux pour nos malheureux « sauvages ». (Note : au début de l'époque moderne, le « monde civilisé » désignait les autres cultures, notamment les cultures archaïques, en termes de « sauvages »).

« Mais ce fut un jour de triomphe pour le guérisseur maléfique », dit le missionnaire, et il poursuit : « Dans de telles circonstances, la tribu doit choisir entre une conduite éthique et le recours à des moyens maléfiques pour résoudre l'urgence. Finalement, elle se tourne vers le magicien noir : “Viens ! Vite ! Mets-toi au travail ! Et invoque ton manitou !” L'Indien moyen sait que le magicien noir prie. « Celui qui avait le cœur plongé dans la nuit se tourna aussitôt vers son manitou et le supplia . S'il est exaucé, alors on voit instantanément la tempête se lever comme des profondeurs du ciel. On entend un bruissement et un hurlement. La glace se brise. Les blocs de glace

sont emportés par le courant. Ils disparaissent. La rivière est navigable. » On voit : un mal, la rivière gelée qui rend tout commerce impossible, est contré par un mal plus grand encore, la consultation d'un magicien noir.

Voilà pour le récit de la « magie de l'amour » et de la « rupture de la glace ». Le missionnaire, témoin oculaire et croyant fervent attaché aux Écritures, qui a appris à ne croire à aucune forme de magie, décrit ce qu'il voit. Nous le mentionnons brièvement pour montrer qu'un missionnaire catholique ne prendra pas si facilement au sérieux la magie des « sauvages ». Mais, comme tant d'autres missionnaires, s'ils veulent bien l'admettre, notre missionnaire l'a vécue. La magie des « peuples », des « païens », opère des choses au moment opportun qui sèment la terreur dans leurs cœurs.

Voilà pour l'aspect dynamique de cette religion, car il s'agit bien d'une religion : des êtres et des énergies subtiles y sont impliqués.

La vision nominaliste et rationaliste de la réalité qualifiera naturellement tout cela de superstition absurde.

3.3.6. Après une introduction initiale

Voilà pour une première introduction à certaines religions extrabibliques. Une attitude empathique pourrait nous amener à percevoir qu'il se passe effectivement quelque chose avec ces religions. Elles exercent un effet. Il y a une forme de sainteté en jeu, ou, pour reprendre les termes de Bertholet (1.3.), une « force accrue », ici au sens extrabiblique du terme.

Les lois de la physique sont comme un bouclier .

Pour les points de vue nominalistes et rationalistes, c'est clair : les êtres invisibles n'existent pas, et l'influence subie lors d'une telle transe est de nature purement psychologique. D'autres cultures peuvent avoir une mentalité et des présuppositions différentes, mais il existe des explications naturelles à cela. Quiconque cherche des explications autres que naturelles, extra- ou surnaturelles, abaisse sa pensée à un niveau médiéval et dépassé, et se trouve en réalité en retard de plusieurs siècles. L'individu moderne et postmoderne se démarquera clairement et catégoriquement de cette façon de penser. Pour lui, les résultats obtenus par les différentes religions ne sont qu'une simple conjonction de circonstances. Rien de plus.

D'un point de vue nominaliste, cela devient encore plus invraisemblable lorsque, concernant la macumba, la Mère des Dieux affirme, par exemple, que la médium Tereshina a bu quatre litres d'alcool sans en subir les effets néfastes. Reprenons les paroles de la Mère des Dieux : « Normalement,

Tereshina ne le supporterait pas, mais elle est une protégée du dieu Exu , et Exu a toujours envie de s'enivrer. » L'affirmation selon laquelle une médium en transe ne se brûle pas si l'on approche une bougie allumée de ses bras nus suscite également l'étonnement et l'incrédulité. Pour paraphraser à nouveau Sterley , on pourrait dire qu'ici, les lois de la physique nous entourent comme un bouclier nominaliste, derrière lequel nous ne percevons que ce que nos présuppositions nous permettent de voir. Cette attitude nominaliste sera probablement mise à rude épreuve lors de la poursuite de l'étude des différentes religions. Nous souhaitons, avant tout, écouter ce que les croyants eux-mêmes ont à nous dire. Ce faisant, nous tentons de comprendre leurs axiomes, de tirer nos conclusions seulement après coup, et non avant.

Un ton autoritaire

Il est également étonnant que le médium, une fois en transe, ne soit plus lui-même et n'ait ensuite aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant la transe. La Bible ne définit absolument pas la religion comme un comportement extatique ou irrationnel, comme on le présente souvent. Mais apparemment, cela ne s'applique pas aux pratiques extrabibliques. Santeria et Macumba . Le comportement de la médium, au contraire, est extatique et irrationnel. Elle n'a plus aucun contrôle sur elle-même ; sa capacité de perception et de raisonnement est tout simplement inexistante. Oui, cela devient une véritable forme d'esclavage. L'homme biblique, qui souhaite voir sa religion justifiée par une logique rigoureuse, émettra ici une sérieuse réserve. Une telle religion est pour lui comme de l'opium. Écoutons encore une fois le ton autoritaire de la Mère des Dieux : « Si une médium ne se soumet pas à nos lois, j'ose, pour la punir, la livrer aux actes de violence de son dieu, qui la plie en deux, la jette à terre ou lui fracasse la tête contre le mur. » Quant à leur attitude autoritaire, les dieux ne sont certainement pas en reste par rapport à la Mère des Dieux , car elle poursuit : « Ogum est le dieu de la guerre. S'il décide un soir de se comporter terriblement, je suis impuissante, car il est de sa nature d'être terrible. »

Au-dessus du bien et du mal

Concernant les valeurs éthiques de cette religion, laissons à nouveau la parole à la Mère des Dieux : « Mais mon fils, le bien et le mal sont des conventions humaines. Ce sont des valeurs créées par l'homme et que les dieux ignorent. Nous leur demandons d'agir pour le bien ou pour le mal. Mais les dieux sont au-dessus de tout cela. Notre moralité ne les regarde pas. »

L'absence de valeurs supérieures ne saurait être exprimée plus clairement. Non seulement les dieux sont dépourvus de conscience, mais la Mère des Dieux elle-même ne prend pas l'éthique très au sérieux. Elle déclare : « Nous demandons aux dieux d'agir pour le bien ou pour le mal. » Ainsi, même des ordres impliquant le mal sont adressés aux dieux. « Les dieux se placent au-dessus du bien et du mal », précise-t-elle. On peut se demander comment il est possible de se placer au-dessus du bien et du mal. On peut être indifférent à tout choix éthique ; on se place alors en dehors de tout. Mais il est assurément fort improbable que l'absence totale d'éthique puisse représenter une valeur supérieure dans la totalité du réel. On perçoit peut-être ici que la religion biblique parle, non sans raison, d'une nature extérieure, par opposition à une nature surnaturelle où la conscience et la conduite consciencieuse sont effectivement des exigences importantes.

Il semble que nous marchions à travers les paroles de la Mère des Dieux. Écouter Nietzsche parler. Dans son *Au-delà de bon et mal* et *Par-delà le bien et le mal*, il soutient que le bien et le mal n'existent pas en soi, mais qu'ils sont des créations humaines, donc de simples interprétations de la réalité. À propos des personnes dépourvues de conscience, il écrit même : « Elles possèdent le courage propre aux esprits forts, à savoir la conscience de leur immoralité. » Il ne s'agit pas seulement d'immoralité, Nietzsche cherche aussi à la justifier. C'est une question de « courage », caractéristique des « esprits forts », insiste-t-il. Quel éloignement par rapport au Décalogue biblique !

Dans ce contexte, on entend parfois certains affirmer qu'il n'existe pas de vérité absolue, mais seulement des opinions relatives. Cette affirmation traduit clairement leur conception nominaliste. Or, du point de vue de la logique traditionnelle, la réponse est que les lois générales de la logique (« ce qui est, est », et « ce qui est ainsi, est ainsi ») possèdent un absolu auquel on ne peut échapper. Un raisonnement strictement logique conduit à une conclusion plus large. Si l'on admet que l'affirmation « il n'y a pas de vérité » est vraie, alors la vérité existe bel et bien, à savoir cette affirmation elle-même. On cherche en effet à faire apparaître comme vraie ce qui est dit par cette phrase. Quiconque prétend donc qu'il n'y a pas de vérité se contredit manifestement.

Le magicien noir

le texte du Père Trilles, il apparaît clairement que le Ngil, le magicien noir du clan Fang, est totalement dépourvu de toute morale. « Ces enfants sont constamment exposés à de mauvais exemples, vivant au milieu de la dépravation la plus abjecte. Ils sont prêts à commettre toutes sortes de

crimes. L'éducation chrétienne n'a aucune emprise sur eux », déplore le Père Trilles . Lors de l'initiation au Ngil , une parente est violée à plusieurs reprises, puis assassinée, rôtie et mangée. L'emprise totale du magicien noir sur sa victime et l'humiliation hypnotique, voire magique, qu'elle subit garantissent qu'après sa mort, son esprit reste littéralement en sa possession. Elle devient alors l'exécutrice de ses ordres dans le monde subtil. C'est ainsi qu'il détient son pouvoir occulte. Du moins, c'est ce qu'affirment les Fang , et bien d'autres. Trilles fut souvent témoin de faits stupéfiants.

Nous reviendrons plus tard sur ces exploits remarquables . Cependant, si l'on sait comment le magicien noir a acquis son pouvoir, toute forme d'admiration pour son talent cache une sombre réalité : il a du sang sur les mains. Son apprentissage s'accompagne de grandes souffrances humaines. On peut toutefois arguer, à titre de circonstance atténuante, que la survie de la tribu est impérative. Lorsque la vie même du peuple est menacée, en cas d'urgence, il se tourne vers le mal pour préserver un bien supérieur. Un mal, la perte d'un peuple, est combattu par un autre mal, plus puissant encore. L'histoire de « l'homme au cœur duquel règne la nuit » nous l'a illustré en brisant la glace. Nous comprenons que sa magie peut également s'emparer de la tranquillité et dominer les individus de manière autoritaire, comme en témoigne l'histoire du sortilège d'amour , où le libre arbitre de la victime, son droit à l'autodétermination, a été gravement bafoué. Un constat récurrent dans de nombreux exemples de ces religions extrabibliques est en effet le peu de considération accordée au respect du libre arbitre des croyants.

La superposition de la réalité

L'histoire du rêve de toute une vie de ce jeune Indien illustre la nature stratifiée de la réalité. Il ne lui était pas permis d'aller plus loin. Il est clair que « l'homme au cœur duquel règne la nuit » se trouve considérablement plus bas sur le plan éthique. Cette stratification sera analysée en détail par la suite. Par ailleurs, il devrait également ressortir des différents exemples et témoignages que, pour la personne religieuse, l'essence d'une religion dynamique possède une dimension magique et occulte. Il devrait également être clair que tout nominalisme se ferme axiomatiquement à cet autre monde et à sa magie.

3.4. Le niveau surnaturel de la réalité

Après avoir abordé les plans naturel et extranaturel, penchons-nous sur le surnaturel. Selon le christianisme, il représente la forme la plus élevée de la réalité. Il nous conduit directement à la sainteté, au sens biblique et

profondément éthique du terme, comme fondement suprême de toute existence.

La Sainte Trinité

Selon le croyant, cette conviction est au cœur de la vie biblique et lui est très proche dans toutes ses préoccupations quotidiennes. Elle est prête à intervenir pour résoudre ses problèmes, même si le croyant ne lui demande encore rien. C'est cette conviction qui caractérise les pages suivantes. Dans la Bible, on trouve fréquemment l'expression : « consulter Dieu ». La vie peut en effet être définie comme un ensemble de problèmes qui exigent une solution. Pourtant, il nous manque parfois cruellement les informations nécessaires et suffisantes. Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, cependant, connaissent parfaitement nos préoccupations. Ainsi, nous ne sommes jamais seuls. Même si nous étions abandonnés de tous, nous pouvons toujours nous adresser à eux directement. C'est là que réside la puissance de la prière chrétienne.

Comprendre la Bible de manière logique

L'exégèse moderne et postmoderne étudie la Bible principalement d'un point de vue historique. Elle applique les exigences de l'historiographie à ses textes. La Bible peut, avant tout, être envisagée d'un point de vue logique. La logique est la théorie de la pensée, la science du raisonnement correct. Elle examine si et comment ce qui est dit se rapporte au sujet traité, et si et comment un raisonnement correct a été employé pour parvenir à une conclusion. Ainsi, le texte ci-dessous concernant la femme adultère dans *Jean 8,3-11* — historiquement parlant — ne peut avoir été écrit par saint Jean, mais son contenu s'accorde — logiquement parlant — avec le reste de l'Évangile de Jean et avec le reste de la Bible. Nous reproduisons ce texte.

Or, les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en flagrant délit d'adultère. Ils la conduisirent devant Jésus et dirent : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider de telles femmes. Qu'en penses-tu ? » Par cette question, ils voulaient le mettre à l'épreuve, pour voir s'ils pouvaient l'accuser. Mais Jésus se baissa pour écrire sur le sol avec son doigt. Comme ils insistaient pour avoir une réponse, il leva les yeux et dit : « Que celui qui est sans péché jette la première pierre. » Puis il se baissa de nouveau pour écrire sur le sol. Après ces paroles, ils s'en allèrent un à un, en commençant par les anciens, de sorte qu'il resta seul avec la femme qui se trouvait devant lui. Jésus leva les yeux et lui demanda : « Femme, où sont-ils allés ? Personne ne t'a condamnée ? » « Non, Seigneur, personne », répondit-elle.

Jésus lui dit alors : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et ne pêche plus. »

Connaissances fondamentales

Le lien fondamental « chair / esprit » confère une profonde cohérence logique à l'immense corpus des textes bibliques. Il a déjà été abordé dans la distinction entre le sacré et le profane (1.4.1). Le lien « portes de l'enfer / ville sainte » est logiquement lié à celui de « chair / esprit ». Il en va de même pour « corruption / vie ». Quiconque y prête attention ne se perdra pas dans la multitude des textes bibliques.

Ainsi, concernant « les portes de l'enfer » et « la ville sainte », on lit dans *Matthieu 16:18* : « Je te le dis, tu es Pierre ; sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Et *Matthieu 27:53* mentionne, après la crucifixion de Jésus et sa descente aux enfers : « Lorsque Jésus lui-même fut ressuscité, les morts sortirent des tombeaux et entrèrent dans la ville sainte, où ils apparurent à un grand nombre de personnes. »

1 Pierre 3:18 et *2 Pierre 2:4* résument : « Jésus a été mis à mort selon la chair ; mais après sa mort, il est ressuscité selon l'Esprit, après quoi il a annoncé la bonne nouvelle aux âmes et aux esprits des enfers, qui d'abord avaient refusé de croire. » *Jean 5:25* l'exprime à sa manière : « Les morts (ceux qui avaient entendu la voix divine mais l'avaient négligée) entendent maintenant la voix de Jésus . » Cela explique sa descente aux enfers, où la « vie » s'apparente davantage à une existence mortifère qu'à une vie véritable. C'est précisément à travers ce contraste entre « chair et esprit » que l'on comprend pleinement le Christ.

Le parallèle entre « destruction et vie » se trouve dans *Galates 6:7* : « Ne vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. » Comprenez : l'homme peut semer uniquement selon les désirs de la chair, ou il peut semer selon la richesse de l'Esprit. Sa récolte reflétera ce choix.

La voix de Dieu

Un jour, Moïse s'écrie : « Si seulement tout homme pouvait être prophète, afin que tous aient part à l'Esprit de Dieu ! » (*Nombres 11:29*). Or, ce qui caractérise un prophète, c'est qu'il entend la voix de Dieu. Cette voix est avant tout ce que l'on appelle « la voix de la conscience ». Selon *Romains 2:14* , elle est inhérente à tout être humain. Cependant, elle peut se manifester

comme une « voix intérieure », plus claire et plus distincte que la voix de la conscience, mais portant le même message. Le Décalogue, les Dix Commandements, résumé populaire d'un code de conduite éthique, est le chef-d'œuvre de toute la Bible et demeure, en définitive, décisif. Celui qui est sans conscience possède une conscience, mais il la néglige (*Nombres 14:22*). De ce fait, il se dégrade, passant de l'« esprit » à la « chair », et, affaibli, il lui devient plus difficile de résister aux nombreuses tentations dangereuses de ce monde.

Examinons brièvement le contenu du Décalogue. Les trois premiers commandements concernent le divin, la Sainte Trinité , qui doit être adorée en pensées, en paroles et en actes, et qui constitue le fondement de la culture. Le quatrième commandement exprime le respect mutuel entre parents et enfants. Viennent ensuite les commandements qui portent sur le respect de la vie sous toutes ses formes (5), la sexualité (6, 9), la propriété (7, 10) et la vérité (8). À notre époque moderne et postmoderne, on pourrait être tenté de minimiser la valeur de ces dix commandements. Pourtant, ils forment le fondement du respect mutuel entre les hommes, même à notre époque où le mépris du prochain est si fréquent.

« Consulter Dieu »

Cette expression se retrouve explicitement et à maintes reprises dans la Bible, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. La vie peut se définir comme une succession de problèmes à résoudre. Cette idée était clairement exprimée dans les religions de l'au-delà, où l'on soumettait un problème aux dieux en leur demandant d'y apporter une solution. Or, le christianisme affirme que la Sainte Trinité , au cœur de toute la Bible, répond avec une grande précision à nos préoccupations quotidiennes. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit interviennent, même sans que nous le leur demandions, ne serait-ce que parce que nous manquons parfois, de manière profonde, des informations nécessaires et suffisantes. En nous adressant à Dieu par la prière, nous ne sommes jamais seuls, même au cœur du désert : même abandonnés de tous, nous pouvons encore nous adresser directement à Dieu, sans intermédiaire. Cette conviction sous-tend, du moins, la conception dynamique du christianisme .

Dynamisme

Répétons-le. En sciences des religions, le terme « dynamisme » désigne l'idée qu'une religion est essentiellement une question d'énergie, de force vitale. *Dunamis* (grec ancien), en latin « *virtus* », signifie « énergie ». *Luc 8,46* parle d'une « puissance » émanant de Jésus lorsqu'il guérit la femme

souffrant d'une hémorragie. Depuis *Genèse 6,3* , la Bible postule deux niveaux d'énergie, selon le couple « chair/esprit ». Le destin de l'homme et de son environnement dépend fondamentalement de ce couple. La prière le confirme : en *Matthieu 26,40-41*, à Gethsémani, Jésus dit à Pierre et aux apôtres : « Vous ne pouvez pas veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation. L'esprit est ardent, mais la chair est faible. » Puissance et prière sont indissociables, tout comme l'absence de prière conduit précisément à la faiblesse. À travers ce couple fondamental « chair / esprit », Jésus se révèle.

Le juge cynique

Le but de la vie biblique est d'entrer dans une nouvelle alliance : une relation intime et ininterrompue avec Dieu par la prière. Or, cette relation fait parfois cruellement défaut de nos jours. Dans *Luc 18,1-8*, nous lisons comment Jésus illustre, par une parabole, la nécessité de la prière – et plus particulièrement d'une prière persévérante.

Dans une ville vivait un juge qui ne connaissait pas Dieu et était indifférent au sort des hommes. Dans cette même ville vivait une veuve. Elle vint le trouver et lui dit : « Rends-moi justice contre mes adversaires. » Le juge refusa longtemps. Puis il se dit : « Bien que je ne connaisse pas Dieu et que je sois indifférent à mon prochain, cette veuve n'arrête pas de m'importuner. Je vais lui rendre justice afin qu'elle me laisse tranquille. »

Ainsi parle le Seigneur : « Si même ce juge rusé rend justice à la veuve, à combien plus forte raison Dieu rendra-t-il justice à ceux qui l'invoquent sans cesse ? Je vous le dis, il leur rendra justice aussitôt. Mais le Fils de l'homme, à son retour, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

Jésus raisonne a fortiori : « Si déjà, pour ne pas s'ennuyer à mourir de la veuve tenace, le juge sans scrupules accorde un bien, à combien plus forte raison, par amour pour ses créatures, Dieu pourvoira -t-il à leurs besoins ? » Le fait que consulter Dieu dans la prière soit une nécessité s'explique par le fait que celui qui prie reçoit l'Esprit de Dieu, sa force vitale, ce qui lui permet d'affronter les problèmes, voire les défis, que l'existence terrestre lui réserve. Tandis que celui qui est « chair », celui qui vit sans l'Esprit de Dieu, sans sa haute énergie, demeure finalement impuissant. En priant, on puise en Dieu la force vitale nécessaire pour faire face aux difficultés.

miracles bibliques

Ces points ont déjà été abordés (1.4.3). Un inventaire : la Bible, et plus précisément le Nouveau Testament , relate 32 miracles, dont 15 guérisons

physiques, concernant les maux les plus divers, les « misères éternelles » de l'humanité : les estropiés, les boiteux, les muets , les sourds, une personne ayant une main paralysée. Six incantations ou exorcismes , six résurrections : celle de Lazare , du fils de la veuve de Naïm , de la fille de Jaïrus et celle de Jésus lui-même. S'y ajoutent les miracles où la nature est maîtrisée : la transformation de l'eau en vin, la pêche miraculeuse, la multiplication des pains, la marche sur l'eau et l'apaisement de la tempête.

Que ces miracles possèdent également un caractère magique, presque processuel, se déduit des exemples suivants : lors de la guérison de l'aveugle-né (*Jean 9, 1-14*), Jésus accomplit des actions magiques spécifiques, et donc chargées de puissance : il prie son Père, crache sur la terre (la salive renferme, comme tous les fluides corporels, la force vitale par excellence), fait de la boue, l'applique sur les yeux de l'aveugle et lui ordonne d'aller se laver les yeux à la piscine de Siloé . *Marc 7, 33* rapporte que Jésus toucha la langue d'un muet avec sa salive, lui permettant de parler à nouveau aussitôt. Voir aussi *2 Rois 4, 8/37 et suivants* , où le prophète Élisée ressuscite l'enfant mort. Il pria Yahvé, s'étendit sur l'enfant mort, les yeux contre les siens, bouche contre bouche, les mains sur celles du garçon. Il resta ainsi penché sur lui jusqu'à ce que sa chair se réchauffe. Puis il fit les cent pas dans la maison. Il se pencha de nouveau sur le garçon, sept fois en tout. L'âme de l'enfant revint à lui, elle reprit vie. Il est clair que par ces gestes, la force vitale passe sans cesse du guérisseur à la victime.

Jésus lui-même déclare (*Marc 16, 17-18*) : « Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru. En mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront en langues ; ils saisiront des serpents ; même s'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera aucun mal ; ils imposeront les mains aux malades, et ceux-ci seront guéris . » La Bible, *dans les Actes des Apôtres* (28, 5), mentionne d'ailleurs que l'apôtre Paul fut mordu par un serpent sans en subir les conséquences néfastes. Malheureusement, saint Augustin , mort en 430, constate que ces dons avaient pratiquement disparu à son époque. Notre culture a manifestement perdu une grande partie de sa force intérieure à cet égard.

3.5. Les niveaux naturel, extranaturel et surnaturel : résumé

D'un point de vue chrétien, toute réalité se divise en trois domaines indissociables mais distincts : le naturel, l'extranaturel et le surnaturel. Pour une personne à l'esprit nominaliste, seul le niveau naturel existe. Rien ne transcende cette nature. Il n'existe absolument aucun « concept », « idée » ou « forme d'être » objectif situé dans un monde supérieur, indépendant de la

pensée subjective. L'homme est livré à lui-même ; il est libre. Cependant, cette liberté implique qu'il conçoive et mette en œuvre lui-même ses normes éthiques.

Pour les différentes religions surnaturelles, le monde naturel existe bel et bien, mais il est imprégné par ce qui se déroule au-delà. Dieux, êtres, ancêtres – tous sont en contact direct avec la nature, en lien avec elle ; ils y sont même liés causalement. Pour le croyant, la nature est inconcevable sans les nombreux êtres de l'extra-naturel ou du surnaturel. Toute la vie profane en est imprégnée ; elle possède même une dimension sacrée. L'une est indissociable de l'autre. Nos études sur plusieurs religions extrabibliques en témoignent. Ce faisant, nous avons également constaté que les dieux de ces religions n'agissent pas toujours avec la même conscience. Tantôt ils font le bien, tantôt le mal. Ils ne semblent pas toujours en avoir conscience, ou ne s'en préoccupent guère. S'ils accordent des faveurs, c'est rarement, voire jamais, sans rien attendre en retour, sous forme de sacrifice ou autre. Ce sacrifice leur confère alors la force vitale subtile nécessaire pour mener à bien une situation donnée et demandée. Ainsi, ces religions, d'une part, répondent aux besoins pratiques de nombreux croyants, mais d'autre part, suscitent certaines réserves en raison de leur éthique discutable.

La situation est tout à fait différente sur le plan surnaturel. Yahvé, l'Être suprême dans l'Ancien Testament, ou la Sainte Trinité dans le Nouveau Testament, adhère très strictement au Décalogue, ou aux Dix Commandements. Le Dieu biblique n'exige aucune force vitale sous forme de sacrifices, car Il est Lui-même l'origine, le Créateur et le dispensateur de toute vie. Il exige cependant de Ses créatures une vie consciencieuse. En ce sens, il existe un abîme entre l'éthique biblique et l'absence ou l'application arbitraire de l'éthique dans les religions extrabibliques . Pour le chrétien également, il existe un lien continu entre la nature et le surnaturel. Dans tout ce qui lui arrive ou le surprend dans sa vie quotidienne, il sait qu'il est constamment soutenu par cette puissance supérieure.

Références Chapitre 3

- ¹L'ère du verseau, Pourquoi tout va profondément changer, dans L'autre monde, Paris, hiver 1994/1995.
- ²Verhofstadt D., L'athéisme comme fondement de la moralité, Houtekiet, Anvers / Utrecht, 11
- ³Apôtre L., Humo n° 2247 (29.09.1981, 50/53).
- ⁴Krishna G., Kundalini, l'énergie évolutive chez l'homme, Deventer, Ankh-Hermes, 1972, 137.
- ⁵Gusdorf G., Science et foi au milieu du XXe siècle, Paris, sd, 12.
- ⁶Van den Bergh van Eysingha E., Hegel, La Haye, sd, 67.
- ⁷De Beauvoir S., Faut-il brûler de Sade ?, Paris, Gallimard, 1972.
- ⁸De Beauvoir S., Le deuxième sexe, Gallimard, 1958, 27.
- ⁹St.Courtois et al., Le livre noir du communisme (Crimes, terreur, répression), Paris, 1997.
- ¹⁰Revel JF, Communisme (85 millions de morts !), dans : Le Point 15.11.1997, 64/68.
- ¹¹Schroeder L., Découvertes parapsychologiques derrière le rideau de fer, Haarlem, Gottmer, 1972.
- ¹²Journal de Genève 21 septembre 1987.
- ¹³Pauwels L. / Bergier G., Le matin des magiciens, Paris, 1960.
- ¹⁴Goodrick-Clarke N., Les racines occultes du nazisme, The Aquarian Press, 1985.
- ¹⁵Sartre, L'existentialisme est un humanisme, Paris, 1970, 35.
- ¹⁶Dennett D., La conscience expliquée, Londres, Penguin Books Ltd, 1993.
- ¹⁷<http://meaningoflife.tv/video.php?speaker=dennett>
- ¹⁸Dennett D., Philosophy Magazine, 1996,1.
- ¹⁹Van Zandt R., Les fondements métaphysiques de l'histoire américaine, La Haye, 1959, 124/156 (Réalisme contre nominalisme).
- ²⁰Russell B., Histoire de la philosophie occidentale, Katwijk, Servire, 1981.
- ²¹Gaardner J., Le Monde de Sophie, Anvers, Houtekiet, 1994.
- ²²Gonzales-Wippler M., L'expérience Santeria, Minnesota, 1992-2.
- ²³Bramley S., Macumba, Forces noires du Brésil, Paris, Seghers, 1975, 42, 35, 58.
- ²⁴Verbeek Y., La sexualité dans la photo, Genève, 1975-1, 1994-2, 241.
- ²⁵Davis W., Le serpent et l'arc-en-ciel, Amsterdam, Contact, 1986, 192 et 50.
- ²⁶De Brivezac J., Les sectes sexuelles sataniques, Paris, 1975.
- ²⁷di Nola Alfonso, La prière (anthologie des prières de tous les temps et de tous les peuples), Paris, 1958, 29 (// La preghiera dell'uomo (1957)).
- ²⁸Trilles P., Chez les Fang (Quinze années de séjour au Congo français), DDB, Lille, 1912, 190-196.
- ²⁹Gazet van Antwerpen www.gva.be du 4 octobre 2008.
- ³⁰Malson L., Les enfants sauvages, Paris, Union générale d'éditions, 1964.
- ³¹Achelis Th., Die Religionen der Naturvölker im Umriss, Leipzig, 1909, 36.
- ³²Montandon R., Messages de l'au-delà, Victor Attinger, Neuchâtel, 1943, 103.
- ³³Van der Zeeuw G., Clairvoyance dans l'espace et le temps, La Haye, pp. 135 et 244.
- ³⁴Bertrand I., La sorcellerie, Paris, sd (vers 1900), Librairie Bloud et Barral, 12.

Registre des personnes

Achelis Th., 29, 40
Apôtre L. , 6, 7, 40
Augustin, 38 ans
Barbara, 18
Beauvoir M. , 23 ans
Bergier G. , 12, 40
Bertholet A., 33
Bertrand I., 15, 31, 40
Bramley S. , 19, 20, 21, 22, 40
Brejnev L. , 11
Bultmann R., 13, 14
Bush G. , 11 ans
Jésus-Christ, 2, 4, 14, 21, 28, 31, 35, 36, 37, 38
Courtois , 11 ans, 40 ans
David, 7
Davis W. , 23 ans, 40 ans
de Beauvoir S. , 9, 10, 23, 40
de Brivezac J., 24
de Sade D., 9, 10, 40
Dennett D., 13
Descartes R., 5, 6, 7, 8, 12, 15
Deurloo K., 13
di Nola A., 24, 40
Dostoïevski F., 13
Trinité, 4, 19, 35, 36, 37, 39
Einstein A., 14
Élisée, 38 ans
Freud S., 25
Gaardner J., 15, 40
Galilée G., 14 ans
Dieu, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 22, 35, 36, 37, 39
Goodrick-Clarke N. , 12, 40
Gusdorf G., 7, 40
Hartley D., 15
Hegel GF, 7, 15, 40
Heidegger M., 12

Héra, 5
Hitler A., 12
Homère , 5 ans
Hume D., 7, 8, 15
Jaïrus, 38 ans

Jamblichos, 23
Kant I., 7, 8, 9, 13, 15
Kepler J., 14
Krishna G., 6, 7, 40
Lazare, 38 ans
Léda, 5 ans
Leibniz G., 15
Lénine V., 11
Locke J., 15
Malson L., 28 ans, 40 ans
Mao Tsé-ton , 11
Marx K. , 11
Moïse, 22, 35, 36
Mussolini B., 12
Napoléon B., 10
Newton I, 14
Nietzsche F., 10, 12, 34
Pascal B., 7
Pasqualini , 11
Paul, 4
Pauwels L. , 12, 40
Pierre, 36, 37 ans
Protagoras, 5, 10
Rauschning H. , 12
Revel JF , 11, 40
Rousseau J., 28
Russell B. , 14, 15, 40
Sartre JP, 12, 13, 40
Schroeder L., 11, 40
Soljenitsyne A. , 11
Staline J., 11

Swedenborg E., 9	Van Zandt R., 15 ans, 40 ans
Trilles H., 24, 25, 26, 27, 28, 34, 40	Verbeek Y., 20, 40
Utilisateur H., 18 ans	Verhofstadt D., 5
Van den Bergh van Eysingha E., 7, 40	von Goethe W., 8
Van der Zeeuw G., 30, 40	Warnock GJ , 14, 15
d'Ockham W., 15	Wippler M. , 17, 19, 40
	Yathay , 11 ans
	Zeus, 5